

## **Příloha č. 1**

1. Uvažovali jste ve vašem nakladatelství někdy o vydání některé (další) z knih J. M. G. Le Clézia, francouzského spisovatele a nositele Nobelovy ceny z r. 2008?

Ano

Ne

2. Pokud ano, které/kterých a proč? Na str. 2 a 3 najdete jejich seznam.

3. Proč k vydání nakonec nedošlo?

4. Kolik překladů beletrie z francouzštiny zhruba ročně vydáte a v jakých nákladech?

5. Podle jakých kritérií vybíráte beletristická díla z francouzštiny k vydání u nás? Podtrhněte, případně označte podle důležitosti 1-5 jako ve škole.

doporučení od literárních agentur

doporučení přímo od francouzských nakladatelství

podle ohlasů ve francouzských médiích

podle žebříčků prodejnosti

podle doporučení překladatelů

podle zájmu zahraničních nakladatelů

jiná kritéria (jaká?)

6. Jakou roli při výběru hraje to, jestli kniha obdržela některou z literárních cen? Které literární ceny považujete při výběru francouzských knih k překladu za důležité?

### České překlady Le Cléziových děl

Zápis o katastrofě (SNKLU, 1965)  
Horečka (Odeon, 1967)  
Bludná hvězda (EWA, 1996)  
Poušť (ERM, 1996)  
Lullaby (Dauphin, 1996)  
Mondo a jiné příběhy (Dauphin, 1996)

### Česky nevydaná Le Cléziova díla

- Le Jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur*, nouvelle, Mercure de France, L'écharpe d'Iris, Paris, 1964, 51 p.
- Le Déluge*, roman, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1966, 288 p.
- Terra Amata*, roman, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1967, 248 p.
- Le Livre des fuites*, roman, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1969, 290 p.
- La Guerre*, roman, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1970, 295 p.
- Les Géants*, roman, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1973, 320 p.
- Voyages de l'autre côté*, nouvelles, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1975, 308 p.
- La Ronde et autres faits divers*, nouvelles, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1982, 235 p.
- Le Chercheur d'or*, roman, Gallimard, Paris, 1985, 332 p.
- Voyage à Rodrigues*, roman, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1986, 146 p.
- Printemps et autres saisons*, roman, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1989, 203 p.
- Onitsha*, roman, Gallimard, Paris, 1991, 250 p.
- Pawana*, roman, Paris, Gallimard, 1992, 54 p.
- La Quarantaine*, roman, Gallimard, Paris, 1995, 464 p.
- Poisson d'or*, roman, Gallimard, 1996, 255 p.
- Hasard*, suivi de *Angoli Mala*, romans, Gallimard, Paris, 1999, 290 p.
- Cœur brûlé et autres romances*, nouvelles, Gallimard, Paris, 2000, 187 p.

- *L'enfant de sous le pont*, roman, Lire c'est partir, Paris, 2000, 62 p.
- *Fantômes dans la rue*, éditions Elle, Aubin Imprimeur, Poitiers, 2000, 47 p.
- *Révolutions*, roman, Gallimard, Paris, 2003, 554 p.
- *L'Africain*, portrait de son père, *Mercure de France*, « Traits et portraits », Paris, 2004, 103 p.
- *Ourania*, roman, Gallimard, « Collection Blanche », Paris, 2006, 297 p.
- *Ritournelle de la faim*, roman, Gallimard, « Collection Blanche », Paris, 2008, 206 p.
- *Histoire du pied et autres fantaisies*, nouvelles, Gallimard, Paris, 2011, 352 p.
- *Tempête*, deux novellas, Gallimard, Paris, 2014, 240 p.

#### Pro děti a mládež

- *Voyage au pays des arbres*, Gallimard, « Enfantimages », Paris, 1978, 27 p.
- *Celui qui n'avait jamais vu la mer*, suivi de *La Montagne ou le dieu vivant*, Paris, Gallimard, 1982
- *Villa Aurore*, suivi de *Orlamonde*, Paris, Gallimard, 1985
- *Balaabilou*, Paris, Gallimard, 1985
- *La Grande Vie*, suivi de *Peuple du ciel*, Paris, Gallimard, 1990

#### Eseje

- *L'Extase matérielle*, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1967, 229 p.
- *Hai, Skira*, « Les Sentiers de la création », Genève, 1971, 170 p.
- *Mydriase*, Fata Morgana, Saint-Clément-la-Rivière, 1973 ; éd. définitive, 1993, 62 p.
- *Vers les icebergs*, Fata Morgana, « Explorations », Montpellier, 1978, 52 p.
- *L'Inconnu sur la terre*, Gallimard, « Le Chemin », Paris, 1978, 325 p.
- *Trois villes saintes*, Gallimard, Paris, 1980, 81 p.
- *Civilisations amérindiennes*, Arléa, Paris, 1981
- *Le Rêve mexicain ou la pensée interrompue*, Gallimard, « NRF Essais », Paris, 1988, 248 p.
- *Diego et Frida*<sup>50</sup>, Stock, « Échanges », Paris, 1993, 237 p.
- *Ailleurs*, entretiens avec Jean-Louis Ezine, Arléa, 1995, 124 p.
- *La Fête chantée*, Gallimard, « Le Promeneur », 1997, 256 p.
- *Gens des nuages* (avec Jémia Le Clézio, photographies de Bruno Barbey), Stock, « Beaux Livres », 1997
- *Raga. Approche du continent invisible*, Le Seuil, « Peuples de l'eau », Paris, 2006, 135 p.
- *Ballaciner*, Gallimard, 2007

## **Příloha č. 2**

Les deux enfants se regardèrent en silence, et  
 furent étonnés de se voir si près l'un de l'autre.  
 Ils se regardèrent encore, et se dirent :  
 « C'est étrange ! »  
 Ils se regardèrent encore, et se dirent :  
 « C'est étrange ! »

*Épilogue*

L'été, à nouveau. Les ruelles glissent au-dessus des  
 charmes, le vent fait bouger les cheveux dans le sable,  
 juste-à-frémissement de poils sur la peau. Ujine est cou-  
 chée à l'abri de la dune, en chien de fusil. Elle sent le  
 vent sur sa peau, le sable glissant entre ses orteils. Au  
 creux de son ventre, Kalala s'est endormie. Elle dort à  
 l'envers, la tête vers le bas, comme si elle se souvenait de  
 sa naissance, entre les seins d'Ujine, ses petits pieds sont  
 allongés, abandonnés. Alors Ujine compte ses orteils, sans  
 se lassé. Pour faire rire Eulalie, elle lui charlotte par  
 fois la complicité que sa mère lui disait, *pas dité page*, ce  
 petit cochon est allé au marché, ce petit cochon est venu  
 à la maison, et au dernier petit doigt, *pas dité page*, tout  
 le long du chemin ! Un deux trois quatre cinq six sept  
 huit, minuscules et roses, avec des ongles rouilleux de  
 mère. Eulalie, c'est le prénom qu'Ujine a choisi, et son  
 venir des grandes tiges et des poissons-flocons qui  
 se mêlent au bruit du vent, sur la route de l'aéroport.  
 Samuel n'a pas dit non, il n'a pas demandé pourquoi. Il  
 est revenu des voyages, il n'a rien dit au bout du tunnel.

**BARSA, OU BARSAQ**

Regarde l'océan, rêve de partir,  
 Attends le retour de ton amant !

La mer, que l'on regardait, mais elle ne regardait jamais, il y  
 avait comme un pari, mais elle ne regardait jamais, il y  
 avait lieu à gagner. Au contraire, pour à perdre son  
 pari, comme lui disait la vieille barbe. Barbe se fait  
 appeler Vainessa, comme Mahama se fait appeler Watson,  
 et ils ont choisi ces prénoms pour les touristes qui viennent  
 à l'île de Gorée. Lorsque ces gens leur demandent  
 des renseignements, ils les prennent en photo, ils donnent  
 leur nom à la fin, ils ont même oublié leurs vrais prénoms.  
 Comme s'ils étaient partis de l'autre côté de l'océan,  
 dans le pays de Barba.  
 Quand Barbe est venue de Mahama à la nuit de son  
 mariage, elle n'avait jamais imaginé la vie qu'elle allait  
 mener sur l'île, avec tous ces étrangers partout. L'autant  
 que sa mère, la vieille barbe, lui a parlé durement :  
 « Tu es là, qu'est-ce que tu as fait jusqu'à présent ? Fais  
 quelque chose qu'elle était allée à l'école, pour apprendre à  
 lire et à écrire, et aussi à dire la prière. Pour la prière,  
 elle savait, à comment dire, mais maintenant tu dis

La mer, que Fatou regarde chaque jour. Elle se souvient qu'enfant elle comptait les vagues. C'était comme un pari, mais elle ne gagnait jamais. Il n'y avait rien à gagner. Au contraire, juste à perdre son temps, comme lui disait la vieille Isseu. Fatou se fait appeler Vanessa, comme Mahama se fait appeler Watson. Ils se sont choisis ces prénoms pour les touristes qui viennent à l'île de Gorée. Lorsque ces gens leur demandent leur nom avant de les prendre en photo, ils donnent ceux-là. À la fin, ils ont même oublié leurs vrais prénoms. Comme s'ils étaient partis de l'autre côté de l'océan, pour le pays de Barsa.

Quand Fatou est venue de Mbour, à la mort de son père, elle n'avait jamais imaginé la vie qu'elle allait mener sur l'île, avec tous ces étrangers partout. La tante de sa mère, la vieille Isseu, lui a parlé durement : « Enfant, qu'est-ce que tu as fait jusqu'à présent ? » Fatou a répondu qu'elle était allée à l'école, pour apprendre à lire et à écrire, et aussi à dire la prière. « Pour la prière, c'est bien, a commenté Isseu. Mais maintenant tu dois

BARSA, OU BARSAVO

aider ta famille, tenir la boutique et faire la cuisine et laver les casseroles, et balayer par terre et brûler les ordures chaque matin à six heures, tout ce qu'il faut pour gagner de l'argent et mériter ta nourriture. Est-ce que tu as bien compris? » Fatou n'a pas baissé la tête, elle a parlé de ses études, elle a dit qu'elle voulait devenir secrétaire et voyager à l'étranger, alors la vieille Isseu est entrée dans une colère folle, elle l'a traînée par les nattes jusqu'à sa chambre et elle l'a battue avec une ceinture. Après cela, Fatou n'a plus jamais parlé de s'en aller. Mais elle est devenue taciturne et méchante, elle qui aimait beaucoup rire et chanter, et danser, et tresser ses cheveux au soleil. Elle est devenue maigre et sèche, elle a coupé ses nattes et elle a noué un foulard noir sous son menton. Ses mains ont été écorchées d'avoir à laver toute la journée, son visage sale à faire du feu avec des bouts de caisse arrosés de pétrole lampant. Quand sa mère est partie vivre avec un autre homme, tout a empiré. La vieille sorcière prenait tout l'argent que sa nièce envoyait pour Fatou. Elle se montrait encore plus intraitable, l'accusant de vivre à ses crochets et de voler sa nourriture. Alors, quand elle avait fini son travail, et que sa grand-tante roupillait sur son matelas, Fatou sortait de la maison et allait retrouver Watson à la pointe. Ils s'asseyaient sous un baobab, pour fumer et regarder la mer.

Watson était un grand garçon de vingt-six ans, la peau très noire et le sourire éclatant, natif de Dakar, mais qui avait quitté sa famille pour vivre avec sa demi-sœur sur l'île. Watson avait rencontré Fatou quand elle vendait

des bibelots devant le restaurant de sa grand-tante. Ils avaient causé, et puis ils étaient devenus amis. C'est à cette époque-là qu'ils avaient inventé leurs noms pour les touristes. Mahama avait trouvé Watson il ne savait plus très bien comment. Quand on la prenait en photo, et qu'on lui demandait son prénom, Fatou répondait : Vanessa Paradis. Généralement les touristes n'insistaient pas, ils lui achetaient une breloque et ils filaient.

La vérité, c'est que Watson ne travaillait pas beaucoup, juste certains après-midi, à remplacer le guide officiel pour accompagner les touristes qui allaient voir la forteresse et la Maison des Esclaves. La plupart du temps, il restait assis à la pointe, à l'ombre du baobab, à regarder la mer et à fumer. Il avait un ami avec qui il s'entendait bien, un homme déjà vieux (trente-cinq ans ou plus) qui vivait mystérieusement dans une vieille maison avec son père infirme, la rumeur disait qu'il profitait de la pension d'ancien militaire de son père. Il aimait beaucoup parler, interminablement, en fumant et en buvant des sodas, ou le soir une bière, à propos de tout et de rien, et quand Fatou demandait à Watson, il répondait qu'il était un philosophe, un intellectuel, voilà tout.

Cela faisait un certain temps que Fatou retrouvait Watson à la pointe, sauf quand il était en conversation avec le Philosophe. Watson aurait voulu que Fatou devienne sa petite amie, il l'avait embrassée furtivement, elle l'avait repoussé en faisant semblant d'être fâchée. Un jour, les ragots ont circulé, et la vieille Isseu a fait la leçon à Fatou : « Tu ne dois pas continuer à voir ce garçon, c'est un bon à rien, et puis qu'est-ce que les gens

vont penser de nous, que nous sommes des misérables, que j'ai sous mon toit une mauvaise fille? » Fatou a fait semblant de recevoir la leçon, mais la vieille Isseu ne pouvait pas résister au sommeil, et dès qu'elle s'effondrait sur son lit, Fatou allait à la pointe.

Watson parlait de s'en aller. Cela faisait quelque temps déjà. Il regardait la mer, il disait que là-bas, de l'autre côté, il y avait des îles, si près qu'à la nuit, quand le ciel était clair, on pouvait voir leur lumière au-dessus de l'horizon. Ces îles étaient grandes et très belles, et là se trouvait la porte pour aller à Barsa, en Espagne, pour trouver une nouvelle vie, pour changer sa destinée. Fatou se moquait un peu de lui : « Qu'est-ce qu'il y a de mieux là-bas, est-ce qu'on n'y meurt pas? »

Mais la nuit, Watson allait à la pointe la plus à l'ouest, sur une petite plage encombrée de détritiques et de vieux bouts de bois de caisse, dans le vent, pour essayer de voir la lumière à l'horizon. Quand la saison des pluies s'achevait, le ciel était rempli d'étoiles. Watson regardait la nuit si longtemps qu'il avait l'impression que ses yeux s'ouvraient démesurément, qu'il absorbait le noir de la nuit.

D'autres garçons le rejoignaient, et des filles aussi, des vendeuses de colifichets qui parlaient fort. Ils achetaient des bières et des cigarettes, et ils restaient là, à parler et à boire comme s'il n'y avait pas demain. Fatou les rejoignait quelquefois, quand elle pouvait s'échapper, elle buvait et elle fumait avec les autres, elle écoutait de la musique sur le transistor de Watson, du reggae, et des

airs de Fela. Elle écoutait aussi ce que les garçons et les filles disaient, quand ils parlaient de films qu'ils avaient vus à la télé, ou de jeux vidéo nouveaux, des matches de foot ou de volley, mais très vite la discussion tournait autour du voyage en Espagne, ceux qui étaient partis, l'argent qu'ils avaient gagné, et quand ils revenaient ils avaient de belles montres et des baskets neuves, ils étaient devenus riches. Chacun ajoutait quelque chose, un bruit entendu dans la rue, une histoire, un détail, une blague. Ensuite ils se mettaient à chanter, il y en avait un qui avait une guitare, et les garçons jouaient du tambour sur des bidons d'huile vides, ou rythmaient avec des maracas. Une partie des garçons venaient du continent, ils avaient laissé partir la chaloupe, ils attendaient celle de six heures le lendemain. Quelquefois Fatou restait avec Watson, elle s'enveloppait dans son grand blouson, elle se serrait contre lui, les bras autour de son corps, et lui la berçait comme une petite fille. Elle rêvait qu'elle était avec lui dans la grande pirogue, qu'elle partait avec lui à travers l'océan vers Barsa, vers les îles merveilleuses qui sont la porte de l'Espagne. Au matin, avant le lever du soleil, elle rentrait précipitamment et elle se mettait à brûler les ordures dans la cour, pour que la vieille Isseu ne se doute de rien. De toute façon, si la vieille bique avait essayé de la battre, elle se serait sauvée, elle l'avait décidé.

Un jour Fatou a dit à Watson : « Vous parlez toujours de partir, d'aller de l'autre côté, et tout ça, mais pourquoi vous ne faites rien? Vous, les garçons, vous parlez, c'est tout ce que vous savez faire. » Watson l'a regardée,



elle était si jeune, déjà usée par le travail de la cuisine et de la plonge, les ongles cassés, les mains endurcies à force de travailler. Il imaginait comment elle avait été toute petite, les yeux peints au khôl et la tête rasée. Il a eu un élan : « Tu sais, je ne devrais pas te le dire, je vais aller travailler à l'étranger, et quand je reviendrai, je serai riche et je pourrai t'épouser. » Qu'est-ce qu'il croyait, qu'elle allait lui sauter au cou pour le remercier ? Elle a ricané : « Alors, c'est ce que vous avez décidé, vous autres, sous le baobab ? » Elle s'est levée pour ne plus l'écouter, comme si elle avait quelque chose d'urgent à terminer. « Vous êtes tous les mêmes ! Vous parlez, vous parlez, vous ne savez rien faire d'autre que parler et parler ! » Il s'est mis en colère. « Va, retourne à ta cuisine, tu n'es bonne qu'à ça, à faire l'esclave de la vieille, je n'ai pas besoin de toi pour savoir comment je vais faire pour m'en aller. » Mais en même temps il avait mal à l'estomac et la gorge nouée, parce qu'il voyait bien que Fatou avait raison, qu'il était comme tous les garçons d'ici, qui préférèrent boire leur bière et taper sur leurs bidons, et fumer des joints plutôt que d'agir — qu'il avait peur de l'aventure, peur de l'océan, des garde-côtes, peur de l'inconnu.

Un jour, le Philosophe a parlé à Watson de quelqu'un qui s'occupait de faire passer les jeunes. Il lui a dit ça sans avoir l'air de rien, comme si ça n'avait pas d'importance : « Il s'appelle Ziggy, il va régulièrement au café de l'embarcadère, tu n'as qu'à lui dire que tu viens de ma part. »

C'était à la saison des pluies, il n'y avait pas beaucoup de travail sur l'île, la mer était mauvaise, les touristes ne venaient pas. Watson est allé sur le continent et, au bistrot de l'embarcadère, à l'étage, il a vu Ziggy. C'était un type plutôt grand, bien habillé, pantalon et chemise blancs, coiffé rasta, portant des boucles d'oreilles en or et un collier. Il sirotait son café, l'air de s'ennuyer, à demi tourné vers l'eau du port, comme s'il réfléchissait.

Watson s'est approché de la table, et à cet instant trois ou quatre jeunes étaient en train de parler avec le rasta. Ils discutaient de prix, de dates, puis ils ont vu Watson et ils se sont arrêtés de parler. « Qu'est-ce que tu regardes ? » a demandé un des jeunes. Il avait les yeux rougis, l'air agressif. « Tu nous espionnes ou quoi ? Fous le camp, clochard. » Watson allait se fâcher, mais le rasta a calmé les jeunes. Il avait cette façon de parler, en traînant sur les mots, avec des gestes lents de ses doigts plats, doucement. « Écoutez, c'est un pays libre, non ? Nous sommes là au café, à discuter, qu'est-ce que tu voudrais me dire ? » Ziggy souriait, mais son regard n'était pas doux, il avait quelque chose de coupant, de fuyant.

Watson est resté planté devant la table, sans bouger. Quelques secondes auparavant, il était prêt à se battre avec les garçons, et maintenant que Ziggy avait parlé, il ne savait plus quoi dire. Alors il a fait juste un geste, pour dire, non, ça va, je m'en vais, il s'est reculé et il est parti du café, il a marché vite à travers la foule, au soleil, sur le quai du port, encore battant dans ses tempes la colère, surtout la colère de n'avoir rien osé demander, de n'avoir pas d'argent, d'être un mendiant.

Un peu plus tard, à la pointe, le Philosophe est venu aux nouvelles. « Alors, tu as vu Ziggy? Qu'est-ce qu'il propose? » Watson était en colère toujours. Il a haussé les épaules. « Je n'en sais rien, je n'ai pas pu lui parler. » Un peu après, Watson lui a demandé : « Et toi, pourquoi tu restes ici, à ne rien faire? Pourquoi tu ne viens pas avec moi à Barsa? » Le Philosophe a réfléchi, puis en allumant son éternelle cigarette — ou peut-être un joint — il a expliqué : « Moi, je vis dans la pensée, pas comme toi dans l'immédiat. Tu comprends, je n'ai rien à perdre ou à gagner. Je dois rester sur mon rocher, c'est mon destin. » Watson a dit : « Mais tu parles tout le temps de la praxis. Alors pourquoi tu n'agis pas? » Le Philosophe regardait la mer, la ligne nette de l'horizon, comme si c'était le haut d'un mur. « Pour partir, il faudrait que je change, que je ne sois plus d'ici, il faudrait que je sois sûr de trouver de l'autre côté quelque chose de différent, ou que je croie que ma vie jusqu'ici, ma vie à réfléchir et à tout critiquer, que cette vie-là n'a aucun sens, que j'étais dans la contingence et que j'attendais une bonne occasion de partir, de changer de vie, et que plus rien de ce que j'ai vécu jusqu'à maintenant n'a de signification. Tu comprends ce que je suis en train de dire? » Watson n'était pas sûr de comprendre. Est-ce que cet homme qu'il avait admiré, parce qu'il avait répondu à tout, et qu'il était tous les jours disponible à la pointe de l'île, à fumer et à regarder la mer, est-ce qu'il manquait de courage? Watson avait tout à coup une telle envie que cet homme vienne avec lui, qu'il rompe avec son destin.

« Écoute, viens avec moi, tu pourras rencontrer d'autres philosophes comme toi, tu pourras être utile là-bas! » Le Philosophe ne faisait pas attention à lui. Il continuait à regarder la mer, comme si ce que disait Watson n'avait aucune importance. Il a fini par répondre : « Je n'ai pas besoin de rencontrer d'autres hommes. Ceux d'ici sont bien assez. » Il a ajouté une petite note pathétique : « Vois-tu, Mahama (il n'avait jamais voulu l'appeler par son pseudo), quand je rentre chez moi le soir, alors que je n'ai absolument rien fait de la journée, je vois mon père, je vois ma mère, je vois à quel point ils sont vieux, petits et fragiles et vieux, et cela donne un sens à ma pensée, cela transforme mon inaction en action. » Il s'est enfin tourné vers Watson, il avait des petits yeux jaunes et un visage déjà ridé, couleur de vieux cuir. « Toi, Mahama, tu es libre, tu iras voir Ziggy de ma part, et il te fera voyager. Tu es libre, c'est pourquoi tu peux partir. Ne tarde pas, demain tu pourrais te retrouver comme moi, pris par les pieds à ce bout de rocher. »

C'était comme un adieu. Watson n'a pas parlé de Fatou, ni de sa famille. Il n'était jamais entré avec le Philosophe dans ces considérations circonstancielles. Pourtant l'homme a voulu donner à Watson quelque chose de sa vie. Il a dit : « Tu sais, mon père, c'était un militant communiste à l'époque où ça voulait dire quelque chose. Il a été soldat dans l'armée française au moment de la guerre d'Algérie, il s'était engagé pour gagner sa vie. Il est de la Gambie. Moi je m'appelle Simon F. F., tu sais pourquoi ces deux F dans mon prénom? Eh bien, l'année de ma naissance, Frantz Fanon a publié *Les*

*Damnés de la terre*, et mon père a lu ce bouquin, et c'est pour ça qu'il m'a donné ce nom, Simon Frantz Fanon Taylor, c'est mon nom, tu comprends ? » Là, il a allumé une autre cigarette, comme s'il l'allumait au disque rouge du soleil qui va plonger dans la mer. Et là, Watson lui a serré la main et il est parti.

C'est à cette époque-là que Fatou a perdu sa virginité. Elle n'avait pas vraiment décidé, mais ça s'est passé comme ça, un après-midi, pendant que la vieille Isseu dormait dans sa chambre, écrasée par la chaleur. Watson avait travaillé dans un des hôtels de l'île, il était janitor et il avait le trousseau de clefs. Il pleuvait, avec des rafales de vent de la mer, les palmiers et les yuccas du jardin de l'hôtel agitaient leurs plumeaux. L'hôtel était à peu près vide, la gérante était allée à terre, elle n'allait pas revenir avant la nuit, si la chaloupe pouvait faire le voyage. Watson a laissé Fatou choisir la chambre, une belle chambre peinte en rose au premier étage de l'annexe, avec une porte-fenêtre qui donnait au-dessus du jardin. Un grand lit à baldaquin dans une espèce d'alcôve, et en face du lit une coiffeuse en bois rouge avec un grand miroir. À travers les volets mi-clos, la lumière vacillait dans les sautes du vent, à cause d'un grand magnolia dont les branches touchaient au balcon. Bizarrement, Watson semblait plus ému que Fatou. Elle s'est déshabillée dans la salle de bains et elle est venue le rejoindre dans le lit. Quand elle a traversé la pièce, Watson a regardé ses seins, très petits, terminés par des tétons bruns. Il a bafouillé : « Eh ben, tu es jolie ! » Comme s'il en avait

douté jusque-là. Tout de suite, il l'a attirée vers lui, et il s'est mis à la caresser, à l'embrasser. Il avait un corps nerveux et maigre, elle a touché les muscles de ses bras. « Tu es très musclé, là, c'est incroyable. » Il s'est un peu redressé, non sans vanité. Elle attendait qu'il la prenne, les bras ouverts, les mains sous la nuque. Elle ne tenait pas spécialement à ce qu'il l'embrasse, ou qu'il la touche. Quand il a voulu passer ses mains sous ses fesses, elle l'en a empêché. Elle éprouvait une sorte d'impatience, de la violence, peut-être qu'elle s'y attendait. Alors il l'a pénétrée avec son sexe bandé, sans trop d'égards, et elle a poussé un petit cri de douleur. Elle ne voulait pas analyser ce qui lui arrivait, et pourtant elle a senti chaque avancée, chaque petite peau qui se brisait dans son sexe, puis une sorte d'onde de douleur et de plaisir mélangés, comme si tout son corps s'ouvrait. En même temps elle écoutait la respiration de Watson qui devenait de plus en plus forte, de plus en plus tendue, elle sentait contre elle les muscles durcis, des sortes de cordes et de nœuds sur ses bras, ses cuisses, son ventre, et même sur son visage. Dans la pénombre, la couleur de Watson lui paraissait du rouge sombre. À un moment, elle a dit à haute voix, non pas un murmure, mais une voix claire et posée : « Je ne veux pas de petit bébé. » Lui n'a rien dit, mais l'instinct d'après, en grognant un peu, il s'est retiré d'elle et le sperme chaud s'est répandu sur le ventre de Fatou. Watson était luisant de sueur, son cœur cognait dans ses artères, sa respiration sifflait. Fatou s'est levée, elle a couru se laver à la salle de bains. Puis elle est revenue se coucher à côté du garçon. Sur le drap, il n'y avait aucune

trace. Le sang était resté à l'intérieur de Fatou, c'était parti sous la douche. Elle s'est dit que c'était tout de même assez drôle, dans le feu de l'action elle avait pensé aux draps, que Watson n'avait probablement pas la clef de la buanderie. Elle n'avait utilisé que la serviette de bain, ça pouvait toujours passer pour un oubli de la femme de ménage. Ça manquait un peu de poésie.

Mais ce sont les moments d'après que Fatou a aimés le mieux. Watson s'était endormi sur le lit, son grand corps maigre un peu sur le côté, le sexe reposant sur sa cuisse. Fatou s'est lovée derrière lui, pour épouser la forme du corps, elle a passé ses bras autour de son ventre, elle a mis son visage dans le creux entre les omoplates. C'était bien. Elle gardait les yeux ouverts, elle regardait la lumière vaciller sur les volets, elle écoutait les rafales du vent de la mer dans les palmes.

Après cela, ils se sont retrouvés régulièrement à l'hôtel, chaque fois que c'était possible. Watson l'attendait, et Fatou arrivait quelques instants après, elle se glissait dans le jardin par la porte entrebâillée. Quelquefois, la chambre rose était occupée par des touristes, des Blancs, des Japonais. Ils allaient dans une autre chambre, au fond de la cour, dont la fenêtre grillée donnait sur la ruelle. Quand il faisait très chaud, la chambre semblait l'intérieur d'une grotte, les bruits de l'extérieur parvenaient très atténués. Fatou n'était jamais complètement détendue, elle guettait tout ce qui pouvait signaler le retour de la patronne, ou une arrivée imprévue. Elle disait à Watson : « Ça doit être bien d'être riche, de pouvoir passer toute la journée ici, et dormir la nuit. »

Watson se faisait tendre : « Tu verras, quand j'aurai gagné de l'argent, on pourra se payer tous les hôtels que tu voudras. » Maintenant, quand ils faisaient l'amour, elle n'avait plus mal. Elle se serrait contre lui, elle avait l'impression de boire sa chaleur. Elle venait avec son drap plié caché dans un sac en plastique, elle ne voulait pas laisser de taches. Elle ne se demandait jamais pour quoi c'était à elle de se soucier de cette question. L'amour, puis aller se laver à la salle de bains, et ensuite enlever le drap et le laver à la maison. Lui pouvait dormir, ou fumer tranquillement sa cigarette en regardant le plafond. C'était ainsi. Une fois, pourtant, elle lui a parlé de capotes, mais lui a haussé les épaules. « Pourquoi, t'as pas confiance en moi ? » Il a ajouté un peu après, avec une voix tendre : « Si j'étais malade, je ne serais pas allé avec toi, je t'aime trop pour ça. » Fatou n'a plus jamais reparlé de ça.

Elle n'avait plus de haine contre la vieille Isseu. Elle continuait à trimer au restaurant, mais ça lui était égal. Un jour, comme Isseu lui criait dessus, elle lui a répondu : « Tante, vous n'êtes qu'une vieille bique ! » Et la vieille est restée la bouche ouverte, elle a reculé, Fatou a lu la peur dans ses yeux, et elle s'est sentie forte.

Il y a eu ce coup de téléphone pour Watson, à la suite de quoi il est parti pour le sud en bus. Cela faisait trois ans qu'il n'avait pas revu sa mère, depuis que son père était mort. Lilah était un peu plus forte, elle avait vieilli, mais elle était toujours une belle femme, habillée avec coquetterie, les cheveux coiffés avec soin, mêlés à une

trousse postale décorée de verroterie. Elle vivait maintenant avec un grand bonhomme gros et large, qui gagnait beaucoup d'argent en travaillant aux douanes. La maison de M. Sauvy, c'était son nom, était spacieuse, moderne, climatisée dans le salon, au milieu d'un grand jardin entouré de barbelés. Dans la même maison vivait un garçon d'une vingtaine d'années, qui était le fils cadet de M. Sauvy, ses autres enfants étaient partis faire des études en France et en Allemagne. Watson était plein d'amertume et de colère rentrée en pensant à la vie qu'il avait vécue depuis la mort de son père, pendant que sa mère se la coulait douce ici. Mais son orgueil, ou peut-être la prudence, l'a empêché de montrer ses sentiments. Ils ont parlé de sa vie sur l'île, avec sa tante. Lilah semblait inquiète, elle posait des questions. De quel droit? Est-ce qu'elle s'était souciée de lui quand elle était partie vivre avec un homme? Si elle avait donné un peu d'argent, ou simplement un coup de téléphone, est-ce qu'il aurait rêvé d'aller de l'autre côté? Watson est resté évasif. Tout allait bien, il avait des projets, il travaillait dans cet hôtel. Il a dit aussi qu'il partirait bientôt, là-bas, dès qu'il aurait un visa. M. Sauvy a voulu s'en mêler : « Un visa? Ça m'étonnerait, ils ne donnent pas les visas comme ça, il faut les moyens de vivre, un contrat. » Il le savait bien, ses fils en France, en Allemagne. « J'économiserai ce qu'il faudra, je peux faire ça comme tout le monde, non? » Il s'est mis à détester cet homme, arrogant, si fier de son argent, de ses fils qui faisaient des études, leurs visas, leur vie facile. Il a détesté sa mère d'être avec lui, avec eux. Il est parti très vite.

Dans le jardin, en l'embrassant, Lilah lui a donné une liasse de billets. Et parce qu'il la détestait, il a pris l'argent sans dire merci. Il était assez content de lire l'inquiétude sur son visage. S'il avait pu, il aurait crié, gueulé, pour la voir s'affaïsser, ses coins de bouche devenir amers comme ceux d'une vieille. Crier : « Je vais payer un passeur, je vais prendre la pirogue sur la mer immense, pour Barsa, pour la mort! Je ne reviendrai jamais, jamais, même quand tu mourras, je ne reviendrai pas te voir! » Peut-être que les mots qu'il pensait s'échappaient de sa gorge en silence, parce que Lilah s'est tassée sur les marches de l'escalier, elle s'est mise à pleurer, pas à grands cris comme la vieille Isseu, mais en geignant comme une petite fille, en essuyant son Rimmel avec un mouchoir en papier, et ses cheveux postiches tombaient de côté comme une oreille de chien.

La pirogue est très longue, très belle. Effilée comme une fusée. C'est une plaisanterie des passeurs : « Avec celle-là, tu pars pour la lune, mon vieux. » Eux ne sont pas du voyage. Ils se contentent d'amener les clients, de prendre l'argent, et d'en donner une part au pilote. « Pas de papiers, rien pour qu'on vous reconnaisse, vous êtes du Mali, comme ça pas question de vous ramener en bateau, vous ne connaissez personne, vous allez à Barsa, et après en Allemagne, vous avez un parent qui vous attend là-bas, vous ne savez pas à qui appartient la

pirogue, vous ne savez pas comment s'appelle le pilote, vous ne savez pas comment je m'appelle. »

L'argent, c'est Lilah qui l'a donné. Et aussi la vieille Isseu, mais elle n'était pas au courant. Un après-midi qu'elle dormait comme une souche, Fatou s'est glissée dans sa chambre et elle a pris l'argent que la vieille gardait dans une boîte à biscuits sous son lit. Watson a fait comme s'il avait des scrupules : « Tu es sûre ? Je ne sais pas quand je pourrai te le rendre. » La jeune fille a eu un regard sombre. « Mais tu reviendras ? » Il a promis tout ce qu'elle voulait entendre, il a dit des mots d'amour. Le soir avant son départ, ils ont osé aller à l'hôtel pour la nuit. Ils n'ont pas allumé les lampes pour ne pas alerter la patronne. C'était la chambre du haut, celle où ils étaient allés la première fois. Il faisait très chaud, il n'y avait pas d'air, et pas question d'allumer le climatiseur. Ils ont fait l'amour plusieurs fois, chaque fois que Watson s'endormait, Fatou se serrait contre lui : « On recommence ? » Un peu avant l'aube ils se sont séparés, Watson est allé chercher son sac chez sa sœur, mais Fatou n'est pas retournée tout de suite chez elle. Les ordures pouvaient attendre. Elle a retrouvé Watson au débarcadère, elle a attendu avec lui la première chaloupe. Le soleil se levait du côté de la ville, déjà la rumeur des autos arrivait dans le vent. La foule se pressait pour monter à bord de la chaloupe, et Fatou l'a regardée s'éloigner sans bouger. Elle était ankylosée, elle ne sentait rien encore.

Pendant trois jours, Watson a attendu sur les quais, à Saint-Louis. La mer était mauvaise, ou alors il manquait

des passagers, ou bien la police maritime patrouillait. Le matin, il marchait le long des quais, il regardait les bateaux. Il portait un sac en plastique contenant quelques affaires, juste un savon, un rasoir, des cigarettes, un paquet de biscottes, une paire de baskets neuves. Sur les quais, il pouvait reconnaître ceux qui devaient partir, ils avaient le même sac en plastique, et cette façon de marcher, un peu penchés, cette façon de détourner le regard, de se cacher derrière leurs fausses Ray-Ban.

Sur les quais se presse la foule, des pêcheurs, des femmes qui portent des fardeaux, des enfants à la recherche de quelque chose à grignoter, ou bien qui jouent au foot contre un mur. Des bateaux de pêche sont des maisons, entre les mâts on a tendu des cordes pour faire sécher le linge, dans les coins des vieilles font frir des beignets. Watson n'a rien mangé depuis qu'il a quitté l'île, juste quelques biscuits, une orange achetée au marché. Il s'est assis sur le bord du quai, il regarde le bras de mer qui brille entre les pirogues. Des touristes se promènent, prennent les enfants en photo. Watson pense qu'il n'y a pas longtemps il aurait essayé de leur soutirer un peu d'argent, il leur aurait parlé en anglais, pour leur proposer ses services comme guide dans une ville qu'il ne connaît pas. Mais à présent, il se sent différent, comme s'il était déjà loin, un étranger. Il pense à Fatou, est-ce qu'elle regarde la mer, elle aussi, est-ce qu'elle pense à la mort ?

Ce soir, le départ a eu lieu, un peu avant le coucher du soleil. Les pirogues des passeurs partent à la nuit,

pour ne pas être repérées par les garde-côtes. Personne n'a averti personne, et pourtant tous les voyageurs sont là, sur le quai, avec leurs maigres bagages. Watson attend son tour, et quand le passeur dit son nom, il s'avance. La pirogue-fusée est à l'extérieur, il faut enjamber deux ou trois bateaux pour monter à bord. Watson s'assied à sa place, à l'avant, directement sur le plancher. Il pense qu'il a de la chance, parce que dans le cas où la pirogue embarquera l'eau de mer ira vers l'arrière, et puis c'est bien d'être à la proue, on entend moins la vibration du moteur et si quelqu'un est malade, on ne sent pas le vomir. Il imagine qu'il sera le premier à voir la terre, il ne dormira pas pour apercevoir la lumière de Barsa avant tout le monde.

Maintenant il ressent une excitation extraordinaire, la tête lui tourne. C'est arrivé. Il en avait parlé avec le Philosophe, avec Fatou, avec les garçons, à la pointe de l'île, et c'est maintenant, c'est en train de se faire. Il pense encore à Fatou, à la nuit pleine de caresses et de baisers, ils n'ont dormi ni l'un ni l'autre cette nuit-là, à écouter le bruit du vent dans les feuilles du magnolia. C'est pour elle, il en est sûr maintenant, c'est pour son amour qu'il va conquérir la liberté de l'autre côté de la mer. Quand il reviendra, il sera riche, il lui dira, je t'aime, tu n'auras plus jamais besoin de travailler.

Ziggy n'est pas là. Il a envoyé deux passeurs, ce sont eux qui collectent l'argent dans la pirogue. Watson tend la liasse de billets, et le passeur les compte un à un avec dextérité, puis il les enfourne dans une serviette de cuir, genre homme d'affaires. À l'arrière de la pirogue, un

des passagers n'a pas l'argent, ou il manque quelque chose, l'autre passeur lui crie de descendre, l'insulte, le bouscule, et la pirogue oscille dangereusement. Puis tout se calme. Le pilote arrive, c'est un vieux sec, l'air méchant, noir comme un Soudanais, une vieille serviette enroulée autour de sa tête en guise de turban. Il monte par la proue et il court pieds nus vers l'arrière, en équilibre sur le rebord, et en s'appuyant au passage sur les têtes.

Et tout de suite, le moteur rugit, s'étrangle, rugit encore et crache de l'eau, et les deux passeurs sautent sur le côté et regardent la pirogue partir sans un geste. La pirogue glisse sur le fleuve, chassant les pélicans, tandis que le soleil disparaît derrière la Langue de Barbarie, dans une lueur d'incendie. À part le long cri du moteur, il n'y a aucun bruit.

De temps en temps, elle passe devant la maison rose. Elle regarde la fenêtre de la chambre où elle a dormi avec Watson avant qu'il parte. Les touristes affluent, c'est la saison. Une femme blonde, la peau rouge, deux petites filles qui semblent jumelles, l'une brune, l'autre claire. Elles sortent dans les ruelles, un guide officiel les accompagne à la Maison des Esclaves, le vieux prophète n'est plus là, c'est un jeune intellectuel, l'air d'un prof, qui organise les visites. Il a une toque de faux cheveux sur la tête, comme un rasta. Il raconte des choses extraordinaires, et les touristes prennent des photos.

Fatou voit parfois le Philosophe. Il lui arrive de passer devant l'étal où elle vend ses bouts de bois, ses cauris, ses statuettes vodun. Il fait comme s'il ne la reconnaissait pas. Pourtant elle accompagnait souvent Watson quand il allait discuter avec le Philosophe sous le baobab. Il a un regard fuyant de chien hargneux. Fatou le hait, c'est lui qui a convaincu Watson de s'en aller, c'est lui qui a organisé le passage. Fatou est sûre qu'il est un rabatteur ou, pis que cela, qu'il dirige un réseau de passeurs qui envoient les jeunes à la mort. Quand il vient dans l'étroite ruelle, quelquefois en compagnie de ses Françaises, de ses Allemandes, Fatou tremble de rage. Elle regarde droit devant elle, elle écoute le bruit de ses pas traînants dans la poussière, elle voit les jolies mules dorées des filles, et ses sandales à lui, où ses longs pieds maigres aux ongles noircis semblent des pattes de chien. Elle crache par terre après son passage, il fait comme s'il n'avait rien entendu, mais les filles blondes se retournent.

La vie est longue, monotone sans son ami. Depuis que Watson est parti, Fatou n'a pas compté les jours. Elle n'attend rien. Elle n'a plus envie de rien. Elle va chaque après-midi à la pointe, là où elle avait rendez-vous avec lui. Elle regarde la ligne de l'horizon, les vagues qui courent sur la mer verte, qui tombent l'une après l'autre sur les rochers noirs. Des mouettes, quelques pélicans. Il fait chaud et sec, l'île est dure comme un vieux caillou ébréché. Le soir, les garçons arrivent, ils échangent des blagues, des ragots. C'est comme si Watson n'avait jamais existé, n'avait jamais été l'un d'eux. Fatou a repris le travail chez la vieille Isseu, laver les plats, surveiller le feu, brûler les ordures. Ses yeux sont rouges, ses mains dures, ses cheveux et ses habits sentent la fumée et la suie. Elle se sent vieille, vieille et laide, elle ne se regarde plus dans un miroir. Son ventre brûle la nuit, elle geint et se referme sur elle-même, ou bien elle se caresse et se sent coupable. Elle rêve d'un sexe rouge, dur, qui la pénètre et la fait jouir. Elle rêve des bras musclés qui la serrent, les muscles tendus le long de son dos.



Chaque après-midi, quand la vieille Isseu s'affale sur son lit pour dormir, Fatou retourne à la pointe, elle regarde la mer. Parfois une pirogue passe fendant les vagues vertes. Elle est trop loin pour que Fatou puisse distinguer les passagers, elle devine des femmes enveloppées dans leurs voiles, des pêcheurs. L'embarcation suit la côte, disparaît dans les creux, reparait, on dirait un étrange poisson noir. Elle va vers le nord. Demain, pense Fatou, elle sera peut-être dans les îles. Un soir Watson a montré à Fatou une lueur à l'horizon, il lui a expliqué que c'était une plate-forme pétrolière espagnole. Est-ce qu'on peut s'accrocher là-bas, comme un coquillage, et attendre que quelqu'un vous emmène ? Peut-être qu'un pêcheur recueille les filles perdues en mer, dans ses filets, et les emporte dans sa barque jusqu'à un autre monde, où tout est différent, où la vie peut recommencer ? Comme dans les magazines que feuillette parfois Fatou, où les filles vont à l'école, à l'université, apprennent un vrai métier, deviennent de vraies femmes qui vivent dans un appartement, à un étage si élevé qu'on voit la ville avec un regard d'oiseau, rencontrent d'autres femmes, d'autres hommes, connaissent l'amour et le mariage, voyagent à Paris, à Berlin, en Amérique !

Elle allume une cigarette et rêve à tout ça, comme quand elle appuyait sa tête contre le blouson de Watson, avec le vent qui secouait ses cheveux, et qu'elle écoutait les garçons tambouriner sur leurs djembés et gratter leur guitare. Mais ceux qu'elle a connus ne sont pas là, ils sont partis, eux aussi, l'un après l'autre. Ceux qui restent ne chantent plus, ils se contentent de boire des can-

nettes de bière Phoenix et de fumer des joints. Et tout cela est la faute de ce grand chien aux yeux jaunes, le soi-disant Philosophe, qui les a vendus au passeur, comme autrefois la maudite mulâtresse Anne Pépin vendait les Noirs qu'elle avait enfermés dans sa cave.

Jour après jour, Fatou ressasse la même idée. C'est une boule dans sa gorge, une pierre dans son ventre, qui l'empêchent de respirer, de manger, de vivre. Même la vieille Isseu avec ses récriminations permanentes n'arrive pas à lui faire oublier cette pensée.

L'île est une prison. Fatou ne l'avait jamais ressenti à ce point. La mer ronge ses murailles, cogne les roches noires, la mer fait son bruit de souris, son bruit de moteur, le vent siffle dans les ruelles et les cours, Fatou se bouche les oreilles pour ne plus entendre. La mer est immense, et Watson est perdu au milieu, dans un autre monde. Peut-être à Barsa, loin de tout. Bientôt un an que Watson est parti, Fatou se remémore cette matinée, le moment où il est monté dans la chaloupe et qu'il lui a fait un signe, le soleil se levait sur le continent, les immeubles de la ville étaient éclairés. Il est parti, et tout était terminé. Il n'a pas téléphoné, il n'a pas écrit. Il avait dit : dès que j'aurai un travail, tu viendras me rejoindre, je t'enverrai le billet d'avion. C'étaient des paroles, mais Fatou les a écoutées, elle a bu ses mots, comme elle cherchait son souffle sur ses lèvres, sa chaleur en enfilant ses mains sous son blouson, l'odeur de sa peau au creux de son cou. Elle a bu ses paroles, puis ç'a été le silence. Et maintenant la mer qui ronge l'île, le vent.

Elle marche jusqu'au bout de l'île, vers la grande maison délabrée, à côté de l'arbre. C'est l'après-midi, pendant qu'Isseu dort, quand tout est vidé par la chaleur. Même les chiens sont couchés à l'ombre, en rond contre le vent, le nez dans la poussière.

Il est là, assis sous le baobab. Il ronge des graines de calebasse en tordant sa bouche, Fatou pense qu'il a l'air d'un vieux perroquet à langue noire. Le Philosophe. Frantz F., comme il se fait appeler. Mais son vrai nom, c'est Fadel, fils d'Omar, le vieux soldat dont il touche la pension chaque mois, versée par la France. Fatou l'a débusqué, elle a compris tous ses mensonges et ses manigances. Quand il la voit, il se lève et s'en va. Il se sauve, littéralement. Là, sur le terre-plein battu par le vent, il n'a personne pour le masquer, il n'a pas ses Françaises et ses Allemandes, ses Peace Corps et ses Alliances pour le Progrès. Il est tout seul, comme le chien qu'il est, et il déguerpit à grandes enjambées vers la maison de son père.

« Hé toi ! Viens, je te parle, viens ici ! »

Il se retourne sur le seuil de la maison, une main posée sur la poignée de la porte.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Elle est devant lui. Elle est toute petite et maigre, dans ses habits de garçon, son pantalon large, son T-shirt taché et ses pieds sortis de ses claquettes.

« Donne-moi le nom de celui qui fait passer à Barsa, je dois partir. »

Le Philosophe la regarde sans sourire, ses yeux bougent à gauche et à droite, Fatou pense qu'il a peur.

« Qu'est-ce qui te fait croire que je connais quelqu'un ? — Je le sais ! C'est toi qui as donné le nom à Watson ! Maintenant donne-le-moi, je dois m'en aller, je vais chercher Watson. »

— Tu es folle, le monde est vaste, où vas-tu le trouver ? » Elle s'approche du Philosophe à le toucher, et lui a ouvert la porte et recule. Fatou voit l'intérieur obscur, les rideaux tirés, elle sent l'odeur de la mort.

« N'entre pas ! dit l'homme avec une menace dans la voix. »

— Tu es un menteur ! crie Fatou. Menteur, menteur, tu es un menteur et un voleur, tu crois que je ne sais pas ce que tu fais ? Tu prends l'argent, tu parles tu parles et tu prends leur argent et tu les envoies à la mort, tu es un assassin ! »

Le Philosophe recule, mais avant qu'il ne ferme la porte, Fatou a le temps de regarder la grande salle vide, les meubles, les fauteuils, les rideaux tirés, et maintenant elle en est sûre : cet homme raconte qu'il s'occupe de son vieux père malade, c'est ce qu'il disait à Watson, et il vit tout seul dans la grande maison, il a fait croire à tout le monde et à la France qu'il est un bon fils, un fils aimant, et il vole l'argent, il est un menteur, il a fait croire à Watson qu'il est un philosophe, qu'il s'appelle Frantz Fanon, qu'il parle pour les damnés de la terre, qu'il vient en aide aux jeunes qui veulent aller travailler à l'étranger. Fatou frappe à la porte à coups de poing, elle est devenue une furie, elle hurle :

« Menteur, voleur, assassin, tu prends l'argent de ton père mort, bandit, tu vas rendre tout l'argent que tu as

pris à Watson, tout l'argent que tu voles aux jeunes qui s'en vont, voleur, voleur ! »

Les portes s'ouvrent dans les rues avoisinantes, des femmes sortent, des hommes, ils ricanent, certains crient des insultes à Fatou mais elle ne s'arrête pas, elle frappe la porte avec un caillou, le vent ébouriffe ses cheveux, elle a l'air d'une folle.

« Maudit, rends-moi l'argent que tu as volé à Watson, rends-moi mon ami, rends-nous tous ceux que tu as pris, maudit, tu as tué ton père et ta mère pour voler leur argent ! »

A la fin elle s'écroule devant la porte fermée, des femmes du voisinage sont venues, elles la soulèvent, elles l'emmènent, avant que la police n'intervienne, Fatou n'arrive plus à parler, à peine peut-elle marcher, les femmes lui parlent doucement pour la calmer, laisse-le, ce mécréant, ce méchant, nous te connaissons, tu es la petite fille d'Isseu du restaurant, viens, oublie-le. Elles lui font boire du Coca sucré, elles l'installent à l'ombre, au pied du baobab, elle n'a plus de forces et ses mains et ses genoux sont écorchés d'avoir frappé le bois dur de la porte.

Ensuite Fatou marche seule jusqu'au restaurant. Elle entre dans la cour, elle s'assoit sur sa pierre, à côté du feu éteint. Elle n'a pas lavé les plats, elle n'a pas balayé, les poules picorent les grains de riz dans la poussière. C'est à ce moment-là qu'elle décide de partir loin, longtemps, pour toujours, pour Barsa.

Partir à la recherche de Watson, c'est remonter le temps. Fatou a suivi la piste, la grande pirogue jusqu'à Tarfaya, puis la route en camion jusqu'à Tanger. Elle a passé le grillage électrifié qui sépare le Maroc de Melilla, elle a pris un ferry jusqu'en Espagne. Elle a réussi, parce que Watson l'avait fait. Chaque fois qu'elle a rencontré un passeur, un aiguilleur, même un agent de la sécurité ou un portefaix, elle a montré la photo de Watson. Mais pour eux un Noir est un Noir, ils en voient mille par jour, des grands, des petits, des maigres et des gros, des couleurs de charbon de bois et d'autres gris pâle, d'autres presque verts. Ils ont regardé la photo écornée par tous les voyages, ils ont haussé les épaules.

Ses économies ont fondu, Fatou a travaillé quand c'était possible, elle fait ce que les autres ne veulent pas faire. Eux, ils sont partis pour gagner de l'argent, pour devenir importants, ce n'est pas la même chose. Fatou nettoie les latrines, elle brûle les ordures, elle lave la vaisselle. Elle a l'entraînement, des années d'esclavage chez la vieille Isseu, les mains dures comme du vieux cuir, l'échine souple, et cette façon de disparaître dans ses vêtements usés, de devenir invisible.

L'Espagne est un grand pays, où l'on peut se perdre. C'est aussi le pays de la liberté. Après trente jours dans le centre de détention des immigrants illégaux, à Algésiras, quelqu'un est venu annoncer la bonne nouvelle : en vertu des mesures du gouvernement Zapatero, vous êtes libres de choisir de rester, ou de retourner chez vous. Ceux qui choisiront de rentrer chez eux bénéficieront

ront d'une aide au retour de 500 euros. Les autres pourront rester et chercher du travail. Fatou choisit de rester.

Les portes du camp se sont ouvertes, les immigrants marchent lentement devant les gardiens en uniforme, mitrailleuse au côté. Dehors, c'est comme dedans, des espaces vides, une route, la lumière crue du soleil. Au loin, on voit la ligne bleue des immeubles, une vallée sinieuse, on entend le grondement des autoroutes.

Où aller? Fatou marche dans la foule, ils viennent de partout, d'Afrique, d'Égypte, d'Éthiopie, de pays si lointains qu'elle n'en a jamais entendu parler. Chacun avec son histoire, sa vie, sa famille, ses amis, ses amours, un fardeau invisible qui s'émiette au long de la route, bientôt rongé par la fatigue, un haillon qui s'accroche encore un peu, qui flotte au vent.

« Quel est ton nom? »

Une femme qui marche, à côté de Fatou, une femme qu'elle a crue être âgée parce qu'elle se penche en avant, enveloppée dans un voile bleu sombre, mais quand elle tourne son visage à la lumière, Fatou voit ses yeux clairs, son front lisse, elle n'a pas encore vingt ans. Elle a parlé en anglais, avec un accent rude, elle a dit son nom tout de suite, Sita, un nom pour la route, pour partager l'aventure. Pour la première fois depuis son départ, Fatou a dit son nom, pas Vanessa, ce n'est plus la peine de mentir ici. Peut-être que sur cette même route Watson est redevenu Mahama, un gosse d'Afrique qui a peur et qui est épuisé, mais qui ne veut pas renoncer à son rêve de gloire. Sita n'a pas posé d'autre question. On ne

demande pas aux autres d'où ils sont, comment ils sont arrivés là. Il faut dire qu'on vient de très loin, du désert, d'un pays où il n'y a pas de route.

Sita marche mal, elle boite et titube. Fatou s'est rendu compte que c'est à cause de ses sandales trop grandes dont les lanières ont cassé. Elles se sont arrêtées sur un banc, près de la gare, elles regardent devant elles sans se parler. Puis Fatou sort de son sac une paire de tongs de rechange, celles qu'elle a mises de côté pour ne pas les abîmer dans la pirogue. Elle les tend à Sita qui regarde sans comprendre, elle les pose à terre, à côté des pieds de Sita, elle lui fait signe qu'elle les lui donne. « Take! Take! » C'est pratique les monosyllabes. Pas besoin de faire de longues phrases. Sita a regardé les tongs, et lentement elle a approché ses pieds, elle les a enfilés dans les belles tongs bleues. Sita a de jolis pieds, fins, bruns, ses orteils s'écartent, le gros doigt calé contre la tige de plastique, c'est comme si les tongs avaient été faites pour elle. Fatou regarde les yeux de Sita, elle a des iris dorés comme ceux des chèvres, une petite lumière y danse, et Fatou voit un sourire dans ses yeux, pas sur ses lèvres. Elle a maintenant trouvé une compagne pour la route. Pour la première fois depuis des semaines, elle croit qu'elle réussira, qu'elle ira jusqu'à Barsa. Jusqu'à Mahama.

ferme, une odeur poivrée de plantes, instinctivement il a poussé la pirogue vers la côte, dans la direction du soleil couchant, pour échapper aux rouleaux des vagues. Mais les vagues bousculent la pirogue de côté, les passagers reçoivent des paquets de mer chauds, les gosses crient comme si c'était une farce.

Un peu avant six heures, alors que la nuit arrive, le moteur s'est arrêté. Il n'a pas hésité, pas toussé, il est mort d'un seul coup. Debout sur le plat-bord, Watson a enroulé la corde autour du cylindre, il tire, recommence, pour rien. Sans le moteur la lourde pirogue devient un bouchon sur la mer, elle tourne sur elle-même, elle reçoit les coups des vagues, les crêtes d'écume avancent et passent sous la pirogue comme de gros animaux brutaux. À l'avant, les gosses se sont accrochés aux bagages, ils crient encore quand la vague arrive, mais ça n'est plus de joie, peut-être déjà de la peur. Un homme a rejoint Watson, il l'insulte, essaie à son tour de démarrer le moteur, agrippé d'une main au rebord arrière. Il est lui-même de sueur, de peur, d'eau de mer. Il jure et grimace sous l'effort. Watson a trouvé un seul aviron, trop court pour godiller, il essaie de pagayer du côté opposé aux vagues, pour faire virer la pirogue en direction de la terre, tant pis si le voyage doit s'arrêter ici, dans une prison. Mais la mer est trop forte, les vagues à présent se brisent en faisant un bruit de tonnerre. Les passagers poussent des cris, appellent vers la terre, puis tout d'un coup une vague emporte les bagages, et les tambours d'essence se renversent. Entre les montagnes mouvantes, Watson voit la côte proche, une longue plage grise

C'est la fin du jour, après tant de jours et de nuits en mer. Le moteur Evinrude de 25 CV tombe en panne. Watson est à la barre, c'est lui qui conduit la pirogue. Le pilote est plié en deux à l'avant, enroulé dans une toile cirée, il crache du sang. Son ulcère s'est ouvert, il va probablement mourir. Alors c'est Watson qui a pris les commandes, parce qu'il est d'une île, et qu'il sait conduire un bateau.

Depuis deux heures, la pirogue longe une côte à bâbord, de hautes montagnes sont debout au-dessus de l'horizon. Maintenant la côte est proche, une bande plate où les vagues jettent des trombes d'écume. Les voyageurs ont crié quand ils ont vu les montagnes : Barsa! Barsa! Mais Watson les a détrompés. « Ce n'est pas Barsa, c'est les îles Canaries, demain ce sera le Maroc. » Il ne leur dit pas que demain il faudra prendre des camions, passer les frontières, prendre un autre bateau pour l'Espagne.

La mer est forte, le ciel bleu, le soleil brûle. Le vent souffle par rafales, Watson croit sentir l'odeur de la terre

bordée de palmiers, les collines sombres semées de maisons blanches, déjà des lumières sont allumées. Les jeunes garçons essaient de se tenir debout à l'avant, ils poussent des cris stridents et gesticulent, Watson a cru un instant qu'ils s'amusaient, comme lui l'a fait souvent en traversant le bras de mer là-bas, à Gorée, en criant à chaque ruade des vagues. Puis il comprend qu'ils ont peur de mourir, qu'ils appellent au secours, vers cette île noire qu'ils ne connaissent pas.

Watson a cessé de pagayer, cela ne sert à rien, la pirogue roule et pivote comme un tronc d'arbre attaché à la côte. La nuit tombe lentement sur la scène, le grondement des vagues qui déferlent sur la plage est si fort qu'il couvre les cris des enfants, Watson regarde de toutes ses forces, il scrute la plage grise pour apercevoir des gens, pour apercevoir un bateau de sauvetage, il va d'une maison blanche à une autre pour distinguer des formes humaines, il pense qu'à la nage il atteindrait facilement la terre, qu'il pourrait donner l'alerte, peut-être, ou bien oublier la pirogue, oublier ce piège, ces gosses apeurés qui vont mourir. Lui n'a pas peur de la mort, il pense seulement à Fatou, au matin où ils se sont quittés sur le môle, tout lui semble si loin, si irréel.

Le fond de la pirogue est rempli d'eau, les tambours fuient et l'essence se répand, se mélange à la mer, aux débris qui flottent, sandales en plastique, paquets de cigarettes, biscuits. Il faudrait écopper, mais il n'y a qu'une vieille casserole sans manche et un demi-coco, c'est ridicule, c'est comme si on voulait vider l'océan.

Le bruit des vagues emplît le ciel, recouvre la terre

sombre. Watson écoute chaque vague arriver sur la coque, il entend distinctement la crête qui s'ourle, qui bout dans le vent. Il se rappelle le bruit de la mer sur l'île, dans la chambre de l'hôtel, avec Fatou, un ressassement lent quand leurs corps étaient unis, qu'ils étaient emportés, et leur respiration qui se soulevait au rythme des vagues, leurs cœurs qui battaient à l'unisson. Il pense qu'il va mourir, là, au large de cette île noire, devant la plage, perdu en mer. C'est marqué sur les tombes du cimetière des pêcheurs, à Saint-Louis, un tel, un tel, perdu en mer, et la date. Et il pense à eux aussi, aux enfants qui sont serrés les uns contre les autres comme des cabris, recroquevillés au fond de la pirogue. Et l'homme qui l'a insulté, tassé contre la poupe, les mains accrochées au capot du moteur, ses lèvres qui marmonnent des bismillah, son visage gris de peur. Seul le vieux pilote est sorti de son sommeil, il est debout à la proue, sur ses jambes flageolantes, il regarde vers la haute mer, les vagues qui arrivent, et son lambeau de foulard flotte comme un drapeau de pirate !

Enfin, sans raison apparente, aucune vague plus grande que les autres, d'un seul mouvement facile comme un tronc d'arbre qui roule sur lui-même, la pirogue se renverse et tout disparaît.

alpaguer par la police, dénoncer, exploiter, et maintenant ils ont peur qu'on les renvoie dans leurs États.

Une fois par jour, sauf le dimanche, ils sont extraits de la cellule, ils marchent le long d'un corridor en arcades, encadrés par les matons, jusqu'à la grande place de terre sèche, sans ombre, sans herbe. La cour est remplie de gens comme eux, vêtus comme eux, leurs vieux pantalons sales, leurs blousons, leurs baskets éculées. Têtes tondues. Quelques hommes âgés portent la barbe, ainsi qu'une poignée de jeunes fanatiques, l'air iranien, c'est ce qu'imagine Watson. Vers quinze heures, ceux-là font la prière ensemble, prosternés dans la cour, pendant que les autres regardent. Un des barbus a accosté Watson à son arrivée : « *Are you a Muslim?* — *My name is Watson* », a répondu Watson, et ça a tout arrêté. Mahama, c'est son secret, cela ne regarde que lui.

Après des mois, le souvenir du naufrage s'est atténué. La nuit, il n'y a plus les affreux cauchemars, le bruit des vagues, du vent, les cris aigus des jeunes en train de se noyer. C'est un grand espace vide qui sépare le présent de la mémoire. Mais le corps est rompu en dix, cent morceaux.

Watson a cessé de parler. Cela s'est fait comme ça, sans décision, un jour la parole s'est arrêtée. Dans la cellule, il a laissé son lit pour s'installer par terre, sur une couverture en guise de tapis, à côté de la fenêtre en meurtrière. Une fois par jour, le soleil entre par l'étroite fente dans le mur en béton, le rayon jaune avance lentement, une bande verticale qui accroche les poussières. Les autres détenus parlent, jouent aux cartes, chantent.

La prison de Tahiche, à Arrecife, est un grand bâtiment de béton, entouré d'un mur en chicanes, à mi-colonne, et s'il n'y avait pas ce mur, Watson imagine qu'il verrait la mer quand les prisonniers sortent s'aérer dans la cour. Il en rêve. Il n'a pas cessé de penser à la mer depuis qu'il est enfermé. Pas seulement la tache bleue infinie qui donnait de l'espoir, autrefois à Gorée, ou le calme océan au sortir de la Langue de Barbarie. Mais la mer qu'il partageait avec Fatou, la mer qu'ils écoutaient dans la chambre rose, très douce et puissante à la fois, l'odeur du corps de Fatou, le parfum de ses vêtements, l'innocence dans ses yeux, l'oubli des souffrances.

La cellule est un cube de  $3 \times 3$  où ils sont entassés à huit, venus de partout, sans papiers, d'eux il ne connaît que les noms, tous imaginaires comme le sien, Samir, Miguel, Hector, Moshé, Ama, Fitzgerald, Walter. Et leurs petits rêves de rien, leurs manies, leurs mauvaises blagues dans un mauvais espagnol de taulards, personne ne parle la langue de personne. Mais ils ne sont pas pires que d'autres, peut-être meilleurs, parce qu'ils se sont fait

L'après-midi, quand il n'y a pas de sortie, certains font leur prière, tournés vers la fenêtre. Watson reste immobile, accroupi par terre, la tête tournée vers la bande de lumière. Dans la cellule, cela sent la sueur, l'urine, et cette odeur que Watson ne peut pas oublier, l'odeur de la mer mêlée au gazoil, l'odeur de la mort. Quand il est sorti de l'hôpital de Lanzarote, les policiers l'ont mené à la morgue, pour qu'il voie les dix-huit corps allongés sur des civières, leur visage marqué par la mort et par le froid du frigo, leurs habits raidis, leurs pieds nus, portant à la cheville gauche une étiquette avec une date. Les policiers lui ont crié des questions, leurs noms, leur pays, leur famille, mais lui n'avait rien à leur dire. Il ne savait rien d'eux. Il a reconnu le vieux pilote, son visage était couleur de cendre, la mer avait emporté son turban. Les jeunes gens paraissaient endormis. L'odeur du formaldéhyde lui a donné envie de vomir, les policiers étaient masqués. Ils ont continué à crier leurs questions. Watson se souvenait qu'ils étaient montés dans la pirogue à Saint-Louis, ils avaient poussé des cris de joie quand ils avaient passé la Langue de Barbarie au crépuscule. Pour lui, le bruit de la mer n'a pas cessé, les vagues monstrueuses, bavantes, écumantes, et le ciel parfaitement interminablement bleu. Difficilement bleu, *Difficilement azul*, Watson se souvient d'un titre, un vieux roman corné sur la table du Centre Cervantès, quand il voulait prendre des cours d'espagnol. Watson ne sait plus rien que des bribes, il connaît seulement le visage de Fatou, le regard de Fatou, l'odeur de sa peau dans la chambre chauffée par le soleil. Il ne répond plus, les policiers le

ramènent à sa cellule. La sixième chambre de l'Audience provinciale de Las Palmas l'interroge, le menace, l'avocat du gouvernement demande l'exemple, vingt ans sans pardon, pour avoir mené à la mort les dix-huit passagers de la *patera*, Watson reste immobile, il n'écoute plus l'interprète qui lui parle en anglais. Il est assis dans la cellule, quand vient l'heure de sortir il reste immobile dans la cour sèche, il se tourne vers le soleil. La cellule de Tahiche sent l'urine, il n'y a pas de fosse d'aisances, la canalisation est bouchée, il faut pisser dans des jerrycans en plastique, et les prisonniers vont les vider à tour de rôle dans un puits dans la cour. Il faut se retenir, déposer les excréments dans l'unique fosse, creusée à même le sol. La nuit, Watson se serre contre le mur, sous la meurtrière. Il n'y a plus de vitre, le froid de la nuit descend sur son visage, le rend insensible. Il écoute la mer. C'est peut-être le bruit des voitures sur la route en corniche, ou bien la respiration des hommes dans la cellule. Il ne dort pas, il croit qu'il n'a pas dormi depuis des mois, des années. Simplement, c'est le jour, puis la nuit, puis le jour à nouveau. Les vagues se brisent sur la plage de Teguise, sur les blocs de lave qui servent de défense, une après l'autre, entraînant avec elles les illusions perdues.

Fatou vit à Barsa, dans le quartier du Port. Elle a d'abord partagé une chambre d'hôtel avec Sita, puis quand Sita a rencontré un homme avec qui elle est allée vivre, Fatou s'est installée sous les toits, dans un vieil



immeuble de la Carrer d'En Roig, derrière le marché San José. Elle travaille comme femme de chambre dans l'hôtel des Conférenciers à quelques rues de là. Quand elle a fini son travail, Fatou marche dans les rues, au hasard. Elle marche sur la Rambla, la Rambla del Ravel, elle va jusqu'au port, ou parfois elle prend un bus pour Montjuïc, ou encore à la zone franche, là où se trouve la prison de la Veneda, elle reste devant la porte avec d'autres femmes, comme si Watson allait sortir. Une fois, elle a fait une demande de visite, elle a rempli une fiche, avec le nom de Watson, et à la rubrique « parenté » elle a marqué « époux ». Elle a attendu dans l'anti-chambre, par la porte entrouverte elle a vu passer des prisonniers, vêtus de jaune, et les gardiens en uniforme, les hommes ont des visages sombres, ils gardent les yeux baissés, ils sont faméliques. Puis est venue la réponse, une surveillante lui a dit avec indifférence : « Aucun détenu de ce nom ici. »

La chambre de Fatou est au bout d'un couloir sans lumière. À mi-chemin, il y a un W.-C. commun à l'étage. Les autres chambres sont occupées par des immigrants sans papiers qui travaillent sur les chantiers de construction. D'autres n'ont pas de boulot, ou peut-être qu'ils sont petits délinquants, vendeurs de shit. Fatou ne leur parle jamais. À côté d'elle vit un légal, c'est un grand Sud-Américain avec un joli visage et une peau couleur de miel, qu'on appelle le Zambo, parce qu'il est mélangé de Noir et d'Indien d'Amérique. Il est gentil et doux, et serviable, il prête sa carte d'identité ou il aide les autres à trouver des papiers. Fatou l'aime bien, elle lui parle

souvent dans le couloir, quand elle revient du travail et que lui s'apprête à sortir. Il y a si longtemps que le Zambo est ici qu'il mélange le portugais, l'espagnol et le catalan, mais Fatou a appris à parler comme lui. Il l'appelle *minha deusa*, *minha rainha*, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Fatou a bien compris qu'il est *puto*, qu'il tapine dans les rues autour du port, mais ça lui est égal. De temps à autre elle lui rend visite dans sa chambre, elle boit un soda avec lui. Son intérieur est rangé et propre comme chez une jeune fille, décoré de photos de lui et de sa famille au Brésil, et de poupées blondes. Comme elle lui a parlé un jour de Watson, il lui pose régulièrement la question : « *Que noticia do señor ?* » Fatou aime bien qu'il parle de Watson en ces termes.

C'est la vie à Barsa, si loin de tout ce qu'elle connaît, un pays étranger où les voyageurs venus de l'autre bout de la planète s'accrochent comme des moules à leur récif, dans la crainte que la prochaine vague les emporte.

Un soir, au bas de la Rambla, Fatou a aperçu le Zambo. Il semblait quelqu'un d'autre, il n'avait plus la grâce de l'adolescent perdu. Il était debout à l'entrée d'un bar, avec d'autres garçons habillés en filles. Lui était vêtu d'un pantalon moulant en vinyle et d'une blouse échangée, malgré le froid de l'hiver. Ses yeux étaient entourés d'un trait au charbon. Un instant, il a regardé dans sa direction, sans la voir, une expression étrange sur son visage, sa bouche gonflée d'un rouge violent, un prince de l'ennui. L'instant d'après, une dispute a éclaté, et sa voix est devenue hideuse, aiguë, pleine d'insultes, *maricon*, *covarde*, *bastardo* !

Fatou est retournée à sa chambre, elle a pleuré cette nuit-là parce qu'elle a pensé qu'elle ne retrouverait jamais Watson, elle était si seule et si faible et cette ville si grande et si brutale, et aucune ville ne le rendrait jamais, aucune ville ne rendrait jamais ceux qui s'étaient perdus.

Pourtant, c'est du Zambo qu'est venue la nouvelle. Un dimanche soir qu'il ne travaillait pas, il a toqué à sa porte : « Viens, *minha rainha*, *tenho noticia para te, voce senhor.* » Il avait allumé l'écran de son ordinateur sur une page en espagnol qui racontait le naufrage d'une *paterna* aux îles Canaries. L'article du *Diario de Las Palmas* ne donnait pas de noms, mais la date correspondait. Fatou s'est effondrée en larmes. « Alors il est mort là-bas, il s'est noyé ! » Mais le Zambo l'a consolée : « *No, no, minha ermao, vaya, e vivo, e inteiro!* » Ils ont parlé longuement, et Fatou ne demandait qu'à croire à ce qu'il disait, qu'il y avait des survivants, il fallait partir pour les îles, là-bas elle allait le retrouver, il l'attendait !

Le Zambo a procuré à Fatou une carte d'immigrant légal, il l'a faite à son nom propre, en disant qu'elle était sa petite sœur. Il a acheté sur Internet son billet d'avion aller-retour pour Las Palmas. Fatou était tellement angoissée que le Zambo lui a proposé d'aller avec elle, mais c'était pour rire. Fatou s'est décidée. C'était de la magie, un don de Dieu, un miracle. Le Zambo avait reçu une intuition de l'au-delà, une vision, et l'écran de son ordinateur s'était allumé sur la page du naufrage ! Elle est partie trois jours plus tard, le Zambo l'a accompa-

gnée à l'aéroport de Gijón. Il l'a serrée dans ses bras, c'était la première fois, Fatou a senti les muscles de son dos, les agrafes de son soutien-gorge, et une sorte de corset qu'il portait sur les reins, il se plaignait toujours des douleurs dans son dos. « *Vaya, minha ermao, minha rainha!* » Il avait la voix étranglée par l'émotion, Fatou s'apercevait qu'il avait été son seul ami dans cette ville. Quand elle lui a dit qu'elle reviendrait un jour, qu'ils se reverraient, le Zambo s'est presque mis en colère : « *Mai, vai e nunca mais, que aqui es l'inforn, vai embora minha, vejo voce nao minha ermao, adeus!* » Et ç'a été la seule fois, la dernière fois que Fatou a parlé à quelqu'un, dans cette grande ville de Barsa.

Tahiche, l'interne a dit que ça fait quelque temps qu'il refuse de manger. Sans raison, sans demander rien à personne, un jour il n'a plus touché à sa ration de riz-poison, aux fruits, au pain. Les codétenus ont mangé sa part, et lui ne les regardait même pas. Il buvait un peu d'eau, c'est tout. Quand Fatou est venue à la prison, Watson était sous perfusion. Elle a parlé, elle a fait le siège de l'administration, des assistantes sociales, des conseillères. Grâce à la carte de séjour au nom du Zambo, on l'a écoutée. Elle a inventé un voyage depuis le Brésil, une enquête auprès de la police, des journaux. Elle a parlé de Mahama, de sa vie à Gorée, elle a donné les noms des passeurs, leurs itinéraires, elle a dénoncé Omar le Philosophe, le soi-disant Simon Frantz Fanon Taylor. L'argent qu'il percevait des jeunes candidats au voyage, le mensonge qu'il raconte sur Barsa ou barsaq, Barcelone ou la Mort.

Comme ils ne savaient pas quoi faire de Mahama Watson, ils le lui ont rendu. Ils avaient peur qu'il finisse par mourir, déjà huit morts dans la nouvelle prison de Tahiche, les organismes non gouvernementaux étaient à l'affût du scandale, les *Jail-Watchers*, *Noborder.org*, *Earth-times*, Gabriel del Grande, et les journaux, *La Opinión*, *El Dia*, *Tenerife News*, tous prêts à en parler sur la Toile, des têtes tomberaient.

Fatou a trouvé du travail aux Cèdres, une résidence pour Anglais oisifs à Los Cocoteros, une petite chambre dans les dépendances. Comme le lit était trop étroit, elle a mis deux matelas à même le sol. C'est là que Watson a passé ses premiers jours de liberté, sans sortir, presque

C'est l'hiver, la plage grise est solitaire, seulement quelques oiseaux qui sont debout dans la langue d'écume, à attendre. Aussi quelques touristes sporadiques, un couple qu'on peut identifier comme des retraités anglais, lui un peu ventripotent, le cou raide et la démarche fonctionnelle, elle encore jolie mais grassouillette, engoncée dans une confortable doudoune. Ils font un tour sur la plage, frileux dans le vent du nord, ils prennent des photos, puis ils retournent vers leur hôtel. Ils marchent entre les barques de pêche abandonnées.

La mer est mauvaise, comme il y a un an en février, le jour du naufrage. Les vagues vertes courent vers le rivage en hérissant leur crinière, puis s'effondrent sur la plage, un grondement grave et puissant qui emplit le ciel et la terre. Watson est couché dans le sable, les genoux remontés vers sa poitrine, la tête appuyée sur le ventre de Fatou. Est-ce qu'il dort? Il a les yeux ouverts, il regarde le ciel bleu sombre où filent les nuages. Depuis si longtemps il n'a pas vraiment dormi. Fatou pense qu'il ressemble à un enfant. Il est fragile et maigre. À l'infirmier de

sans bouger, sauf pour aller à la salle de bains commune de l'autre côté du bloc. La nuit, le vent de la mer souffle dans les palmes, c'est comme autrefois à Gorée, dans la chambre rose. Fatou écoute la respiration de Watson, elle ne pense à rien, surtout pas à l'avenir. Elle pense seulement à l'instant où Watson se réveillera. Chaque partie de son corps et de son âme reprendra vie. Il sera à nouveau entier, comme disait le Zambo. La tête, les yeux, les oreilles, les lèvres. Les épaules, le dos, les bras, les mains, le sexe. Il n'a besoin de rien d'autre, seulement des mains dures et chaudes de Fatou sur sa peau. Ils ne se sépareront plus, ils resteront ensemble à jamais, jusqu'à la vieillesse.

## L'ARBRE YAMA

Tout ce dont Mari se souvient, à propos de Yama, c'est d'une chanson, une berceuse triste et monotone, sans paroles, juste des sons. ru ru ru ru ru ru, ru ru ru ru ru ru, ru ru ru ru ru ru, qui allait avec le sursaut. Après, il y a eu la guerre. La guerre, c'est la grande rivière. Mais quelle rivière pour fuir les assassins, et qu'on se fuit plus jamais en vers inverse. Tout ce qu'on laisse de l'autre côté, il faut l'oublier. Yama appartenait au monde ancien, comme son nom m'indiqua. Ce que Mari sait de son grand-père, et de sa mère, c'est ce que sa tante Kora lui raconte. Que sa mère est morte quelques semaines après l'avoir mise au monde et que c'est sa grand-mère Yama qui l'a prise dans ses bras et se mouche à travers la nuit, jusqu'au grand lever. Jusqu'à l'aube. Et puis, il n'y a pas de phono de Yama, pas une image, pas un souvenir, pas un bijou, pas même un bout de sa robe, seulement cette berceuse, cette vieille chanson si monotone ces temps jadis, qui dit, dans un air, dans un air si doux l'emporter, dans l'air l'enfant accroché à l'arbre m'indiqua, le nom l'emporter. Ce sont les paroles que

Tout ce dont Mari se souvient, à propos de Yama, c'est d'une chanson, une berceuse triste et monotone, sans paroles, juste des sons, ru rururu ru, ru rururu ru, ru rururu ru, qui allait avec le sommeil. Après, il y a eu la guerre. La guerre, c'est la grande rivière Mano qu'on traverse pour fuir les assassins, et qu'on ne franchira plus jamais en sens inverse. Tout ce qu'on laisse de l'autre côté, il faut l'oublier. Yama appartenait au monde ancien, comme son nom mandinka. Ce que Mari sait de sa grand-mère, et de sa mère, c'est ce que sa tante Kona lui a raconté. Que sa mère est morte quelques semaines après l'avoir mise au monde et que c'est sa grand-mère Yama qui l'a prise dans ses bras et a marché à travers la forêt, jusqu'au grand fleuve. Jusqu'à l'arbre.

Il n'y a pas de photo de Yama, pas une image, pas un souvenir, pas un bijou, pas même un bout de sa robe. Seulement cette berceuse, cette vieille chanson monotone du temps jadis, qui dit : dors, enfant, dors sinon le diable t'emportera, dors sinon l'enfant accroché à l'arbre tombera, le vent l'emportera. Ce sont les paroles que

elle ne peut à rien, n'irait pas à l'aventure. Elle prout seulement à l'insane ou Watson se réveille. Ça que ça partie de son corps et de son âme reprendra vie. Ça et le à nouveau en un **МАРИ-ЯМА** **Ж'Тамбо**. La très, les yeux, les oreilles, les lèvres. Les épaules, le dos, les bras, les mains, le sexe. Il n'a besoin d'autre d'autre, comme ment des mains dures et chaudes de Fatou sur sa poitrine. Elle se séparèrent plus, ils remercient ensemble à jamais jusqu'à la vieillesse.

Kona lui a apprises. Mais Mari ne se souvient que du bruit du vent, le rururu du vent qui endort les yeux.

Un jour, quand elle a eu dix ans, Mari s'est échappée et elle a marché tout le jour jusqu'à l'arbre. Elle n'est revenue qu'à la nuit.

« Où étais-tu ? demandent les autres enfants. Ta tante Kona t'a cherchée.

— J'étais allée voir ma grand-mère.

— Où étais-tu ? Nous t'avons cherchée, dit sévèrement Kona.

— J'étais chez Yama, répond Mari.

— Ta grand-mère est morte depuis longtemps », dit Kona.

Mari n'écoute pas. Plusieurs fois elle est retournée jusqu'à l'arbre. Elle a manqué l'école, elle a marché à travers la savane de hautes herbes, jusqu'à la rivière. Elle a regardé l'arbre si grand et si fort qu'il semble accrocher les nuages.

Elle ne sait pas le nom de l'arbre, ni son âge, ni comment il a poussé là. Il est seul de son espèce au milieu de la savane sèche, non loin d'une petite rivière. Il était là avant tout le monde, avant même que les hommes aient construit le village de Kalango. Avant les champs et les brûlis. C'est pourquoi les hommes l'ont épargné, ou bien l'ont oublié. Pendant la guerre, les soldats de Taylor ont envoyé des bombes incendiaires, les avions sont passés au-dessus de la forêt, les autres arbres et les animaux ont disparu, mais lui est resté. Il est vieux et généreux, et puissant, il durera toujours, Mari en est sûre.

Quand Mari arrive, c'est un rituel. Elle va droit à

l'arbre et, pour le saluer (*Boa mamé, beva bi ?*), elle pose ses mains sur le tronc. La peau de l'arbre est très lisse, comme celle des mains des vieilles femmes. Striée de petites rides verticales, parsemée de verrues, de taches, de cicatrices. Elle appuie sa joue contre le tronc, elle pose son front sur l'écorce, pour sentir sa fraîcheur. Elle met son oreille contre sa peau, pour entendre le bruit de la sève qui coule en lui. Cela fait une légère vibration, Mari la sent par la peau de son visage, par tout son corps quand elle écarte les bras et se colle contre lui.

À l'école, le professeur a expliqué la vie des arbres, comment ils respirent par leurs feuilles, comment ils se nourrissent sous la terre, et leur sang qui circule sous l'écorce. Il a parlé aussi des cercles qui s'ajoutent chaque année, au centre de leur corps. Mari sait bien que leur cœur est vide. Lorsqu'elle a commencé à rendre visite à l'arbre Yama, elle était avec sa tante Kona et son oncle Abo. Elle était encore très petite et timorée, elle serrait la main de sa tante sans la lâcher. Kona s'est moquée d'elle : « Tu es peureuse, de quoi as-tu peur ? Il n'y a pas de léopard qui va te manger. » Mais l'enfant regardait avec des yeux effrayés l'ouverture au pied de l'arbre, un grand trou noir en forme de triangle renversé entre les racines.

Maintenant, Mari s'est habituée. Chaque fois qu'elle peut, elle court à travers les herbes de la savane jusqu'à la rivière, elle court pieds nus au milieu des termitières, jusqu'à la clairière où se tient l'arbre. Elle s'apaise quand elle aperçoit le tronc puissant, les branches sombres écartées comme des bras. Le matin il y a beaucoup d'oi-

seaux dans ses branches, des ibis blancs, des corbeaux, ou des bandes d'oiseaux minuscules, parfois si nombreux que le feuillage de l'arbre s'agite. C'est ce moment que Mari aime, lorsqu'elle s'approche de l'arbre, et qu'elle sent sa vie, en lui, autour de lui, comme une ville d'animaux dont il est la seule maison.

« Arbre, arbre Yama », dit-elle. Elle le salue à sa façon, non pas en se prosternant comme pour une personne âgée et respectable, les yeux baissés, mais elle le regarde bien droit, les bras écartés, les mains ouvertes.

Ensuite elle entre dans l'arbre. La première fois qu'elle est entrée, c'était quand elle avait commencé la grande école, où l'on apprend à lire et à compter. Elle avait un uniforme, une jupe écossaise bleu et vert, une blouse blanche, et une paire de souliers vernis tout neufs. Pour ne pas abîmer ses vêtements, Mari s'est déshabillée, elle a posé ses souliers à l'entrée, et elle s'est glissée par l'ouverture à l'intérieur de l'arbre.

Dehors le soleil brûlait dans un ciel sans nuages. Tout était arrêté dans la chaleur, les oiseaux, les insectes, le vent. Mais à l'intérieur de l'arbre l'air était frais, et Mari a frissonné. « Yama, c'est moi, ta petite-fille, a soufflé Mari. Laisse-moi entrer, ça fait longtemps que je le désire, accueille-moi, je t'en prie. »

D'abord, elle ne voyait rien. Puis, quand ses yeux se sont habitués à la pénombre, elle s'est rendu compte que l'intérieur de l'arbre était beaucoup plus grand qu'elle n'avait imaginé, cela faisait comme une grotte, aux murs très hauts, qui se rejoignaient en formant une cheminée. La lumière du jour entrait par cette ouver-

ture, tamisée par les larges feuilles, une lumière un peu bleue, un peu verte, très douce. Les parois étaient lisses, non pas striées de rides comme à l'extérieur, mais polies et brillantes comme la pierre, et quand Mari a posé ses paumes sur le bois, elle a senti une impression de plaisir qui l'a rassurée. « C'est beau ta maison, Yama », a dit Mari. Elle parlait à voix basse pour ne pas troubler sa paix.

Elle s'est assise par terre, et le sol était doux et frais, un tapis de feuilles et de sciure de bois. Mari sentait son corps se calmer, la brûlure de l'air disparaissait, la peur aussi. Par la porte elle voyait le monde extérieur, très loin, différent, sans menace. Elle est restée longtemps, puis à la nuit tombante elle est partie, parce qu'elle se souvenait de ce que sa tante Kona avait dit au sujet du léopard.

A la maison, sa tante et son oncle l'attendaient.

« Où étaistu, enfant ? » a demandé Abo.

Mari a répondu : « J'étais dans la maison de Mamé Yama. »

Son oncle l'a giflée, mais Kona s'est interposée.

« Elle ne ment pas, c'est l'arbre où sa grand-mère l'a cachée quand elle était un bébé, c'est le chagrin qui parle par sa bouche. »

Mais Mari ne sentait pas de chagrin, juste de la reconnaissance pour sa tante qui avait pris sa défense.

Malgré l'interdiction elle est retournée souvent à l'arbre, les jours de congé quand tout est endormi de chaleur dans la savane. Elle laisse ses habits à l'entrée de l'arbre, et elle met de vieux vêtements, pour ne pas se

salir. Elle enfle une robe marron en haillons, il lui semble qu'ainsi vêtue elle ressemble davantage à l'arbre, et que Yama doit aimer cela.

Les années ont passé. Mari est devenue une jeune fille, et pour parfaire son éducation sa tante Kona et son oncle Abo ont décidé de l'envoyer à la ville pour passer son certificat de fin d'études. C'est une pensionnière tenue par des religieuses catholiques, Our Lady of Fatima, une grande maison blanche entourée de palmiers, au bord d'une route bruyante. Au début, Mari s'est sentie très seule, prisonnière de cette maison, de ces classes, au milieu de toutes ces filles riches. Elle haïssait son uniforme, la jupe bleu foncé et le chemisier blanc, les chaussettes de laine et les chaussures noires qui écrasaient ses orteils. L'après-midi, au lieu de jouer au ballon avec les autres pensionnaires, Mari s'asseyait sur une marche et elle détaillait ses souvenirs, la savane, la forêt et l'arbre Yama. Ici les seuls arbres étaient maigrelets, des jacarandas, des acacias épineux qui faisaient une ombre pâle, ou bien ces palmiers immobiles, imbéciles, avec leurs touffes de cheveux tressés. Elle se sentait inutile, petite et très noire, pareille à un insecte abandonné au soleil sur une route brûlante. Et toutes ces filles d'Our Lady of Fatima, les religieuses asiatiques, le prof de gym ou de maths qui semblaient eux aussi des insectes grouillants et dérisoires.

Puis elle s'est un peu habituée. Parmi les pension-

naires, elle a remarqué une fille étrangère, non pas d'un village, mais d'un pays lointain, une Libanaise au teint cirieux et aux yeux verts, qui s'appelait Esmée. Avec elle, Mari parlait pendant les récréations, ou bien le soir, dans le dortoir. Esmée était asthmatique, et pour cela dispensée de gymnastique, et Mari restait à côté d'elle, assise sur un banc pendant que les autres criaient et jouaient à la balle. Esmée parlait de son pays, de son père qui voyageait beaucoup, parce qu'il achetait et vendait des diamants aux quatre coins du monde. Sa mère était séparée de son père, elle vivait au Liban avec un autre homme, Esmée ne la voyait jamais. En somme Esmée était un peu comme Mari, une orpheline.

Mari a parlé de l'arbre, près de la rivière, là-bas, au pays. Elle aurait aimé que cette fille cosmopolite s'intéressât à elle, à son arbre. « Comment s'appelle-t-il ? » Esmée voulait sans doute connaître l'espèce de l'arbre, son nom latin. Mari a répondu : « Tu ne le répéteras pas ? Il s'appelle Yama, c'est le nom de ma grand-mère. » Esmée a compris que c'était important, elle a pris la main de Mari, elle a dit : « Je voudrais bien le connaître, tu m'emmèneras un jour ? » C'était dans le genre d'un pacte, et à partir de ce jour Mari et Esmée sont vraiment devenues des amies.

Les jours de congé, comme Mari ne pouvait pas retourner chez sa tante, Esmée l'invitait dans la maison de son père, une belle grande villa dans le quartier des ambassades, près de la mer. La maison était au centre d'un jardin entouré de hauts murs, avec une piscine bleue. Jamais Mari n'avait rien connu d'aussi beau. La



première fois qu'elle est entrée dans le jardin et qu'elle a vu la villa, elle s'est écrite naïvement : « Un palais ! » Cela a fait sourire Esmée.

Jibril Stefan, le père d'Esmée, était un petit homme nerveux, au regard inquiet. Il perdait ses cheveux sur le sommet du crâne, Esmée avait raconté qu'il essayait de cacher sa calvitie en ramenant les mèches sur le devant. En dehors de son business avec les diamants, il s'adonnait à sa passion pour la photo. Il a fait visiter à Mari son studio, la chambre obscure où il révélait lui-même ses clichés sur de grandes feuilles qu'il plongeait dans un bain d'acide avant de les suspendre à un fil au moyen de pinces à linge.

La grande salle de réception de la villa, de plain-pied avec le jardin, était décorée avec ses photos, des paysages africains, des scènes de rue, des portraits de femmes. Dans les W.-C. Mari a découvert une grande photo d'une femme africaine entièrement nue de face, elle n'a pas pu s'empêcher de faire la réflexion à Esmée : « Qui est cette femme ? » Esmée a haussé les épaules : « Personne, une pute, je crois. » C'était la première fois que Mari voyait une photo de ce genre. Cette femme la choquait, c'était une femme d'un certain âge, la quarantaine peut-être, aux seins lourds, face à l'objectif, les mains posées sur ses hanches larges, les jambes massives un peu écartées, le sexe revêtu d'une toison noire et frisée. « Mon père dit que c'est le portrait de l'Afrique. » Mari s'est sentie offensée : « Ton père dit n'importe quoi, c'est juste une femme, une prostituée. » Elle a eu envie de dire quelque chose de désagréable : « Il a dû bien la

payer. » Mais elle s'est tue. Après tout, les peintres aussi couchaient avec leurs modèles.

Mari est revenue souvent à la villa Stefan. Elle passait certains après-midi dans la chambre d'Esmée, à papoter, à rire, à écouter de la musique. Vers le soir, avant la nuit, elles allaient se baigner dans la piscine chauffée par le soleil, en poussant des cris quand les punaises d'eau les mordaient. L'air était doux, les merles jasaient dans les arbres, et les grandes chauves-souris rouges commentaient leur ballet autour du jardin.

Pour son anniversaire Esmée (elle avait dix-sept ans) a eu droit à une grande fête. C'étaient les vacances d'été, pour la première fois Mari a refusé de retourner au village, elle a prétexté les examens, la préparation de l'entrée au collège (elle était candidate à une bourse américaine). M. Jibril Stefan était absent, en train de vendre ses diamants en Israël, comme d'habitude il avait laissé la garde de sa fille à la cuisinière philippine du nom d'Emma Jo, et au jardinier, un grand bonhomme alcoolique qu'on appelait Dada. La fête a duré plusieurs jours et plusieurs nuits, les garçons du Lycée américain et les filles d'Our Lady avaient envahi la maison et le jardin, à boire, à fumer, à flirter. La musique gueulait, et quelques filles étaient déjà hystériques et saoules. Pour la première fois Mari a fumé un joint. Un garçon du Lycée américain nommé Seymour faisait circuler les mégots, un petit groupe s'était réuni au fond du jardin, à côté de la cage du chien. Mari a aspiré la fumée, elle a bu des verres de vodka, et elle est allée vomir dans la

buanderie au fond du jardin, dans le lavoir. La musique faisait ses coups rythmés dans la terre, le chien John Rambo hurlait. Le grand Dada avait bu comme d'habitude, il arpentait le jardin en écartant ses bras immenses, en criant : « Pikni ! Pikni ! Faites attention ! Je vais le dire à Mister Stefan ! » Mais ça faisait rire les jeunes : « Dada ! Viens boire avec nous ! » Esmée avait disparu dans la villa avec son flirt, un garçon anglais roux comme elle. Mari est restée dans le jardin avec Seymour. C'était un métis aux yeux verts, gentil et protecteur, Mari s'est laissée aller dans ses bras, elle s'est à moitié endormie pendant qu'il caressait sa joue. Elle a trouvé que c'était plutôt romantique, pas effrayant du tout.

C'est au cours de cet été 2003 que les choses se sont gâtées. On parlait de la guerre, mais c'était loin, ailleurs, c'était de l'histoire ancienne. Les rebelles avaient lancé des attaques, dans le nord, à l'ouest, les forces internationales allaient sûrement résoudre les problèmes. La saison des pluies faisait peser un ciel noir sur la ville, à partir de quatre heures de l'après-midi la pluie tombait à verse, les rues étaient inondées, et il faisait si sombre qu'il fallait allumer les lampes. Les filles restaient sous la varangue à regarder les gouttes tomber dans la piscine sale. Elles parlaient de la situation politique. Esmée avait reçu un coup de fil de son père, il était bloqué en France, l'aéroport était fermé au trafic civil. Il avait recommandé

de ne plus sortir. Il avait demandé à Dada de les protéger, mais Esmée n'y croyait pas.

« Tu vois Dada ? Il a l'air gentil et dévoué comme ça, mais s'il doit nous trancher la gorge pour sauver sa peau, il le fera sans hésiter. » Emma Jo, en revanche, semblait participer à l'angoisse générale. Elle se lamentait, elle ne faisait plus à manger que du riz blanc avec des conserves.

Mari, elle, n'avait pas de nouvelles du village. Les rebelles étaient peut-être déjà maîtres du terrain. On disait qu'ils avaient recruté une armée de fanatiques, pour la plupart des hommes très jeunes, presque des enfants, qui se droguaient à la cocaïne mêlée à de la poudre de fusil, et qu'ils violaient et tuaient tous les gens qu'ils rencontraient, qu'ils leur coupaient les bras pour leur interdire de se battre.

Dans la ville, pourtant, on ne percevait rien de cette violence. À peine, de temps en temps, une sirène de la police, ou bien des détonations lointaines, par-dessus les arbres, qui faisaient envoler les pigeons, mais ça aurait aussi bien pu être des volées de pétards. La télévision ne fonctionnait plus, et à la radio on entendait des nouvelles contradictoires. Les forces gouvernementales ceci, les rebelles cela, des discours incohérents. Les filles n'allaient même plus le poste.

Un matin, les bombardements ont commencé. Mari a cru que c'était l'orage, mais le ciel était sans nuages. Bientôt les explosions ont ébranlé le sol, et il n'y a plus eu de courant. Dada est arrivé, il est entré dans la maison en gesticulant : « Vite, vite, allez à l'école, vite ! » Il tremblait, il bafouillait. Esmée a essayé de le faire parler, mais

il se contentait de la tirer par le bras : « Allez à l'école, Miss, allez vite ! »

Dans la rue, les gens couraient dans tous les sens. Il n'y avait pas d'autos ni de bus depuis des jours parce que l'essence avait été réquisitionnée pour l'armée. Les vautours tournoyaient très haut dans le ciel. Esmée marchait aussi vite qu'elle pouvait, mais sa respiration sifflait, et bientôt elle s'est arrêtée et elle s'est assise par terre sur la chaussée. Mari avait beau lui parler, elle restait pliée en deux pour reprendre son souffle. Alors Dada l'a soulevée et, d'un seul mouvement comme si elle n'était qu'un sac de chiffons, il l'a mise sur son épaule. Malgré le tragique de la situation, Esmée riait d'être cahotée sur l'épaule du géant : « Arrête, Dada, arrête, tu me fais mal ! » Mais Dada continuait de courir, il l'emportait comme un butin, et Mari courait après eux.

À Our Lady of Fatima, la plus grande confusion régnait. Les filles s'étaient massées sur la pelouse, mais le bâtiment restait portes fermées. Quelques surveillants étaient là pour faire l'ordre, sans succès, essayant de regrouper les élèves par classes, les 6<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> d'un côté, les grandes de l'autre, M. le Proviseur sera là dans un instant, la mère supérieure a donné ses instructions pour la prière. C'était un samedi de vacances comme un autre, il n'avait pas plu depuis la veille, l'herbe de la pelouse étincelait au soleil. Mari observait les vautours qui traçaient leurs cercles dans le ciel, elle avait envie de dire à Esmée : « Tant qu'ils volent, rien ne peut nous arriver. » Esmée les détestait. Elle avait raconté que,

lorsqu'elle accompagnait son père en auto dans la campagne, ils s'arrêtaient de temps en temps pour que son père tire à la carabine sur les vautours. « Pourquoi ? Ils sont des anges gardiens », avait répondu Mari. « Des anges ! Ils sont laids, ils ont des ailes grises, on dirait des chauves-souris ! » Mari avait été contente de savoir que M. Stefan n'avait jamais réussi à en tuer un seul, ils volaient trop haut.

On n'entendait plus de détonations. Peut-être que les rebelles avaient été repoussés ? Ou bien c'était le silence avant la tempête. Comme la mer qui se retire avant la vague.

Les filles se sont assises dans l'herbe, à l'ombre des jacarandas. Ça aurait pu être un pique-nique, sauf que personne n'avait apporté à boire ou à manger. Vers quinze heures, un quatre- quatre s'est arrêté et deux surveillants accompagnés d'un prof de gym ont distribué des bouteilles d'eau en plastique, à raison d'une bouteille pour deux élèves. Un peu plus tard, un autre quatre- quatre blanc des Nations unies est arrivé, et en sont descendus des Africains en treillis de combat, armés de fusils-mitrailleurs AK, Esmée a dit qu'ils étaient nigériens, parce qu'elle reconnaissait leur accent. Ils parlaient fort, en criant presque, les surveillants leur répondaient de même. Esmée est allée aux nouvelles, elle est revenue en racontant que c'était contradictoire, les soldats disaient qu'il fallait aller à la plage, près du port, pour une évacuation, les surveillants refusaient à cause du danger. Mari a dit : « Peut-être qu'on devrait retourner à la villa ? »

Il n'y aura plus rien aujourd'hui, et je n'ai pas envie de passer la nuit ici. »

Elles ont retrouvé Dada, et ensemble ils ont marché vers le quartier des ambassades. C'était étrange, parce que durant cette journée beaucoup de choses semblaient avoir changé dans la ville. Les rues étaient désertes, les maisons abandonnées, avec des carreaux cassés, les portails enfoncés par des voitures-béliers. Longeant le mur de l'ambassade des États-Unis, les filles ont été effrayées de voir que la plupart des vitres étaient brisées et qu'il y avait des traces d'incendie sur la façade. Mais la porte était gardée par des soldats en armes, le fusil-mitrailleur à la hanche. Ils n'ont pas bronché quand Esmée et Mari sont passées devant eux, mais à Dada ils ont crié quelque chose en langue kran, et ça devait être grossier parce que Dada s'est fâché et qu'eux ont ricané. Dada poussait les jeunes filles un peu brutalement comme si c'étaient des chèvres. La peur le faisait transpirer, et en le voyant Mari a compris d'un coup qu'elles risquaient leur vie, et que Dada ne serait pas très utile pour les protéger.

La villa Stefan avait été pillée. Emma Jo avait disparu, elle s'était sans doute enfuie dès que les filles avaient quitté la maison pour se rendre à l'école. Dans la cour, on voyait des habits, des meubles brisés, des bouteilles vides, des bouquins pêle-mêle. Les pillards avaient défoncé les portes, démoli les placards, emporté les lits et les matelas. Ils avaient vidé le réfrigérateur, jeté ce dont ils ne voulaient pas, les boîtes d'*oatmeal*, l'huile, les croquettes pour chiens. La cage de John Rambo était

ouverte, mais il n'y avait plus trace du chien. Alors Esmée, qui avait jusque-là gardé son sang-froid, s'est mise à pleurer : « Mon chien, qu'est-ce qu'ils ont fait de mon chien ? Pourquoi ils l'ont emmené ? » Dada n'a pas fait dans la dentelle, il a dit avec sa grosse voix : « Chien-là, c'est bon pour manger, Miss ! » Mari a essayé de la consoler : « Mais non, n'écoute pas Dada, ils ne l'ont pas mangé ! Peut-être qu'il s'est échappé, et il va revenir plus tard. » Esmée restait inconsolable.

À l'intérieur de la villa, Mari a vu toutes les photos du labo par terre. Les pillards avaient fouillé dans les archives de M. Stefan, ils devaient chercher de l'argent, des bijoux. Dans le couloir, sur les carreaux de la salle de séjour, les photos de famille, les portraits, les paysages, les nus. Ils avaient marché sur les clichés, par endroits on voyait la trace boueuse de godillots militaires. Dans un coin, Mari a vu les photos secrètes, que M. Stefan n'avait jamais montrées. Des photos de guerre, terribles, monstrueuses, des enfants aux bras coupés, aux yeux arrachés, des mères éventrées, leur bébé encore relié à leur utérus par le cordon. Pourquoi avait-il ces horreurs chez lui ?

Mari avançait dans la maison vide, les mains tendues en aveugle. Tout à coup elle n'a plus su où elle était, ce qui lui était arrivé, comme si cette très très longue journée lui avait fait perdre connaissance.

Esmée était restée à l'entrée, elle était assise par terre au milieu des décombres, devant le grand coffre-fort éventré. C'était dans ce coffre que M. Stefan gardait les diamants de la forêt qu'il revendait aux Hollandais et

aux Israéliens. Esmée restait les yeux fixés sur le coffre fort vide, comme s'il n'y avait rien d'autre à regretter. Mari a senti de la colère, même de la rage. Elle tenait des brassées de clichés de guerre qu'elle a jetées devant Esmée : « Regarde ! Regarde ces photos ! Pourquoi ton père a gardé chez lui ces boucheries, ces – – » Elle n'arrivait plus à parler, et elle s'est aperçue que c'était à cause des larmes qui coulaient dans sa bouche, qui emplissaient sa gorge. Esmée pleurait aussi, mais elle n'a même pas voulu regarder les photos.

Elles sont restées un bon moment assises par terre, serrées l'une contre l'autre. Mari a réalisé que Dada était parti, lui aussi, et qu'elles étaient seules dans la villa pillée. Elle a senti un frisson d'horreur le long de son dos, elle a repris ses esprits : « Esmée, il faut qu'on parte tout de suite ! S'ils reviennent, ils nous tueront, il faut qu'on aille à la plage, les hélicos des Nations unies nous emmèneront, viens, il faut qu'on s'en aille très vite d'ici, c'est dangereux ! » Esmée la regardait, hébétée. « Mais si mon père vient me chercher... » Mari a répondu durement : « Ton père, il ne viendra pas. Il ne pourra pas arriver, les aéroports sont fermés. Il n'a même plus ses diamants ! »

Elles sont parties en courant à travers les ruelles vides. De temps à autre, on entendait des coups de feu, assez rapprochés, des détonations sèches comme les pétards du jour de l'an, ou bien un camion passait à toute allure au bout de l'avenue, et les filles se cachaient dans les broussailles.

Sur la plage, près du port, trois hélicos attendaient,

énormes, avec leurs pales qui pendaient sur la terre. Les soldats des Nations unies avaient fait un cordon, et quand Mari et Esmée se sont présentées, un soldat a parlé à Esmée, il a dit : « Vous, pas elle ! » Et il barrait le passage avec son bâton devant Mari. Esmée est devenue hystérique, elle s'est mise à crier : « Elle aussi, c'est ma sœur, elle vient avec moi ! » Mais les soldats l'ont repoussée, et elle est tombée dans le sable. En même temps, ils faisaient passer des Blancs, des Jaunes, des Café-au-lait, les soldats des Nations unies ne leur demandaient même pas leur passeport. Les Noirs étaient refusés, même une maman avec deux enfants en bas âge, elle avait beau crier qu'elle était américaine, pas africaine, les soldats lui barraient la route avec leurs longs bâtons.

Puis les hélicos ont démarré en soulevant de gros nuages de poussière, et les réfugiés se sont retournés, les femmes se sont enveloppées dans leurs châles. Tout le monde est remonté vers les dunes en haut de la plage. Mari et Esmée se sont retrouvées dans la foule, des gens hirsutes, blancs de poussière, des gosses pleuraient, des femmes criaient, des vieillards tournaient en rond, titubaient. C'est là qu'elles ont passé la nuit, sans dormir, à guetter l'arrivée des rebelles. À l'aube, ce sont des camions civils qui sont arrivés. Ils prenaient des passagers sur leurs plates-formes bâchées, moyennant des dollars. Mari a parlé avec un chauffeur, et avec Esmée elle est montée sur la plate-forme, elles se sont cachées loin sous la bâche. Esmée la regardait sans comprendre. « On va chez moi, vers Kalango, près de la

rivière Mano. Si on reste ici, on sera tués, surtout toi. » Elle voyait le visage pâle d'Esmée, ses cheveux blonds, ses yeux verts. « Tiens, cache-toi avec ça. » Elle lui a donné son foulard noir, et Esmée s'est enveloppée, elle s'est couchée par terre au fond du camion. Sur la plate-forme, il y avait quelques passagères avec leurs enfants, l'air apeuré. Elles allaient essayer de passer la frontière du côté de Bo. Quand le camion a commencé à rouler, Mari a eu un fou rire nerveux. « Ces salopards des Nations unies, que Dieu envoie un accident à leurs hélicos. »

La frontière, c'était le lieu de tous les dangers. À Kalango, Mari est allée chez sa tante paternelle, du nom de Kamara. Elle habitait seule dans une grande maison cossee à l'entrée du village. Quand elle a vu arriver les filles, elle a d'abord fermé sa porte, puis elle a reconnu Mari, elle a commencé une longue diatribe dans sa langue membé : « Je vous ai vues de loin, je pensais que vous étiez des filles à soldats, des prostituées, elles voyagent avec eux, et quand ils arrivent dans un village, ils les envoient d'abord, pour qu'elles vérifient qu'il n'y a pas de soldats, que la route est libre, alors ils viennent et ils prennent tout, ils tuent ceux qui leur résistent, ils sont venus ici il y a quatre jours, ils ont tout emporté, moi je suis restée parce que je suis vieille, mon heure peut venir, je peux rencontrer Dieu maintenant, mais vous, vous êtes trop jeunes, vous ne devez pas mourir, soyez les

bienvenues, mais ne restez pas ici, les hawais sont autour du village, s'ils vous prennent vous serez leurs esclaves, s'ils vous prennent ils vous violeront et ils vous couperont les mains pour que vous ne puissiez plus vous marier, ils sont maudits, des démons, ils vous laisseront mourir sur une fourmière, il ne me reste plus qu'à mourir, ma famille a traversé la frontière, je suis seule et je me sens seule ! » Tout cela entrecoupé de Ah nyaké, ah nyanje, ah mon père et ma mère ! et de sanglots bruyants.

Les filles ont passé la nuit chez la vieille Kamara, dans la grande salle vide d'où les meubles avaient disparu, la télé, les canapés, le frigo, les tapis, et le sol était jonché de débris laissés par les pillards. La vieille est restée sur l'unique chaise, à veiller sur elles. Le village était étrangement silencieux, sans un chien, sans un coq.

Au petit matin, la tante a préparé quelques provisions qui avaient échappé aux rebelles, de la pâte de cassave, des plantains, quelques poissons séchés et des boîtes de sardines, des oranges vertes. « Marchez sans vous retourner, enfants, ne traversez pas les routes, ni les ponts, cachez-vous dans les buissons d'épines et que Dieu marche avec vous, que Dieu maudisse les hawais et les assassins. »

Mari a retrouvé le sentier qu'elle connaît depuis l'enfance, qui traverse la savane entre les monticules des termitières. Il ne pleuvait plus depuis des jours, les boules de nuages traînaient au ras des collines. Mari marchait devant, portant son linge et ses provisions sur sa tête, comme autrefois lorsqu'elle revenait de l'école. Elle se

sentait forte à présent, car elle connaissait chaque détour, chaque pli du terrain, chaque arbuste. Esmée la suivait, à petits pas, toute chétive, comme une enfant malade.

Elles ont marché des jours, de l'aube à l'après-midi, sans s'arrêter, sans manger et sans boire, sans se parler, prêtes à chaque instant à se jeter dans les broussailles, tous les sens tendus pour deviner le danger. Elles sont passées au large des villages et des fermes, de peur d'être vues par les habitants et dénoncées aux rebelles. Les vaitours tournoyaient dans le ciel au-dessus d'elles, la nuit elles entendaient des bruits effrayants dans la forêt, des animaux qui marchaient, qui grognaient. Elles ont dû faire un détour pour échapper à une bande de babouins, et une autre fois elles ont été attaquées par une harde de cochons sauvages, et n'ont eu la vie sauve qu'en grim pant à un tronc d'arbre vermoulu. Les cochons les ont assiégées jusqu'au soir, ils grognaient et mordaient l'écorce de l'arbre, puis quand les criquets ont commencé leur concert du soir, ils se sont lassés et ils sont partis.

La nuit les moustiques faisaient leur sarabande. Les filles dormaient la tête enfouie dans leurs foulards et leurs T-shirts. Esmée, qui n'était pas aguerrie, s'est mise à grelotter de fièvre.

Enfin elles sont arrivées au but. Mari l'a compris en voyant que la terre était plus rouge, recouverte de buissons épineux. À la tombée de la nuit, elle a laissé Esmée dans une clairière, et elle est allée en reconnaissance du côté de Yélé, une ferme entre le village de sa tante et la

rivière. En s'approchant, elle a vu des silhouettes suspectes, des hommes coiffés de bandanas, des femmes portant des fusils-mitrailleurs, et son cœur s'est mis à battre plus vite parce qu'elle a reconnu les soldats de l'armée révolutionnaire. Elle s'est reculée en rampant, le plus lentement possible pour ne pas faire de bruit.

Cette nuit-là, elles ne se sont pas reposées. Elles ont marché à foulées rapides à travers la brousse, vers la rivière. La pleine lune éclairait le paysage, découpant les arbres secs aux doigts crochus contre le ciel. La peur leur donnait des ailes.

Esmée se plaignait à voix basse, elle geignait : « J'ai mal aux pieds, je n'en peux plus. » Mari disait : « Viens, nous allons chez Yama. » Peut-être qu'Esmée a pensé qu'elles se rendaient chez la grand-mère de Mari, dans une maison où elles pourraient dormir à l'abri.

Au point du jour, elles sont arrivées sur une sorte de promontoire, au-dessus de la rivière, et elles ont vu l'arbre.

L'arbre est très grand, très généreux. Son tronc puissant est divisé en surgeons, colonnes, jambages, cordes et ponts. Ses racines plongent dans la terre aux quatre directions du monde.

Mari entre la première par la porte étroite. Elle se rappelle à quel point c'était facile autrefois, quand elle était petite, et maintenant ses hanches ont du mal à passer la porte, sa tête cogne au chambranle, ses cheveux s'accrochent aux lichens et aux échardes. Pourtant immédiatement elle reconnaît l'odeur, l'ombre, le feutre doux et

humide, et elle murmure le nom de l'arbre, ô Yama. Elle répète en se glissant par l'ouverture : « Ô ma grand-mère, protège-moi, reprends-moi dans ton ventre, donne-moi ton lait, protège aussi mon amie Esmée, elle est ma sœur, accepte-la en toi et sauve-nous des ennemis. »

Esmée entre à son tour, elle est malade et tremble de fièvre et de désespoir. Mari la couche au fond de la chambre, sur le tapis sec laissé par les fourmis charpentières.

La lumière du jour descend par la cheminée et cela fait une couleur verte légère mêlée de feuilles et de chants d'oiseaux. Sur la paroi de l'arbre, dans des replis de l'écorce, l'eau de la pluie s'est conservée, si pure et fraîche que Mari la prend dans ses paumes et la fait boire à Esmée. « C'est bon comme du miel », dit Esmée, elle boit avidement et Mari sourit d'entendre sa voix enfantine.

C'est ici chez elle, le bout du voyage. Elle en a rêvé depuis des jours, peut-être même depuis qu'elle est arrivée au lycée des sœurs. Ici la folie des hommes ne peut pas entrer, c'est loin de l'avidité des hommes pour le pouvoir, de leur soif de sang, de leur désir de diamants.

« Je suis née ici, dans l'arbre, raconte Mari. Ma mère est morte en me mettant au monde au bord de la rivière, c'était pendant la guerre, alors ma grand-mère m'a emmenée ici, elle m'a cachée dans l'arbre. Elle m'a nourrie de son lait, car je n'avais plus ma mère pour me nourrir. Elle a prié Dieu et Dieu a permis que son lait revienne, même si elle était vieille et stérile, elle m'a

nourrie de son lait, elle m'a donné à boire l'eau de l'arbre, et quand la guerre s'est finie, elle m'a emmenée chez ma tante Kona, et puis elle est morte, elle a été enterrée ici au bord de la rivière, près de son arbre. Elle m'a nourrie et elle m'a cachée ici, et moi je ne me souviens pas d'elle. »

Esmée boit ses paroles, elle boit aussi la décoction amère que Mari a préparée avec les feuilles de l'arbre mélangées à l'ipomée qui rampe entre les racines. Pour la guérir de son asthme, Mari frotte la poitrine d'Esmée avec des feuilles mêlées à de la cendre.

Mari a perdu les habitudes de la ville. Comme autrefois quand elle s'échappait de l'école, elle a ôté ses habits et ses chaussures. Elle a revêtu le grand T-shirt que Seymour lui a donné pendant la fête d'anniversaire à la villa Stefan. Elle s'en est servi pour dormir par terre, il est couleur de boue, avec quelque chose d'écrit sur la poitrine, dans le genre de Marvin Gaye, ou LL Cool J, mais ici ça n'a plus d'importance. Elle a noué ses cheveux avec une bande de tissu rouge, elle dit pour plaisanter qu'elle fait partie de la RUF, qu'elle est une fille de la révolution.

Et c'est vrai qu'elle fait sa révolution toute seule, qu'elle entraîne Esmée avec elle, elles sont maintenant toutes deux seules contre le reste du monde.

La nuit, la forêt s'éveille. Mari se souvient, chaque bruit, chaque cri lui revient, lui parle dans une langue qu'elle avait oubliée et qui retrouve sa voie en elle, des mots longs, des mots courts, des chuintements, des aspirations, des murmures d'oiseaux cachés dans les



branches, le grelot d'une chouette, le souffle d'un engoulement. Et toujours la note continue vibrante des insectes.

Même si Esmée grelotte de froid, Mari n'allume pas de feu, pour ne pas attirer les hawais, les assassins. Yama ne faisait pas de feu, seulement à l'aube quand la fumée se mêle à la vapeur de la rivière, pour chauffer des pierres dans la cendre, et rôtir les racines d'ipomée. Tout ce que Mari sait de la forêt, c'est Yama qui le lui a donné, non pas avec des leçons, mais avec son lait. Mari prie à voix basse : « Ô Yama, grand-mère, donne-moi ta force, ta sagesse, protège-nous des assassins, éloigne-les de ta maison ! »

Elle écoute la voix de la forêt. Elle sent sur elle, sur Esmée, les bras de Yama qui les entourent, qui les ensèrent, elle entend les mille bruits légers qui font un réseau autour d'elles.

La nuit, l'eau de la rivière s'entend mieux, c'est un chant grave, un frôlement le long des pierres de la rive, le sable rouge s'effondre à l'intérieur de la courbe, mais les puissantes racines de l'arbre retiennent la terre.

Parfois, vers minuit, la pluie tombe. L'eau de pluie cascade le long de l'intérieur du tronc et emplit les creux de l'écorce. La pluie bondit de branche en branche, de feuille en feuille, et de la terre monte une odeur puisante et douce qui se relie à l'enfance. Mari frissonne en reconnaissant l'odeur qu'elle croyait oubliée. Elle murmure, penchée sur Esmée : « Respire, ma sœur, respire, l'arbre Yama va te guérir, ne tremble plus, ne crains rien, Yama nous protège. »

Esmée s'est endormie, pour la première fois depuis

des semaines. Elle s'est lovée au fond de la chambre, les bras autour des genoux, comme pour un plongeon dans l'eau de sa piscine. Elle respire doucement, à petites goulées, avec le bruit de la pluie et de la nuit.

La lune se lève sur la brousse, éclaire les cimes des arbres. La lueur pâle entre par la cheminée jusqu'au tapis de feuilles où Esmée est endormie, et Mari se souvient encore. C'est vivre à nouveau le temps de sa naissance, quand Yama la tenait serrée contre elle pour empêcher la guerre.

Et la voix ancienne qui chantonne près de son oreille, ru rururururu ru, rururu rururu ru. Pourquoi les hommes doivent-ils s'entretuer pour une poignée de diamants ? Des cailloux cassés arrachés à la boue des fleuves, pour emplir le coffre-fort de Jibril Stefan et des trafiquants. Pour échanger les cailloux contre des armes, et continuer à tuer d'autres hommes. Ou bien s'enfuir au loin, de l'autre côté de la mer, pour y entasser son butin. Abandonner sa fille aux assassins, comme s'il y avait rien au monde qui valût cela. Maudits les diamants de Manu, de Bo, pense Mari. Maudits ceux qui les vendent, maudits ceux qui les achètent. C'est la voix de Yama qui parle par la bouche de Mari, c'est sa colère qui la brûle. Elle s'étend sur le tapis de feuilles, à côté d'Esmée, la tête tournée vers la porte pour voir la nuit bleue.

C'est un bruit, un frôlement de pas sur la terre autour de l'arbre. Mari a ouvert les yeux, son cœur tressaille. Des soldats, des rebelles de la RUF, peut-être, ou pis

encore, les terribles miliciens, qui s'offrent à qui les paye, des millions de dollars, des poignées de diamants, pour rôder la nuit, tuer, violer et piller. Masqués de noir, teints de suie, armés de machettes et de fusils-mitrailleurs. Mari retient son souffle, elle n'ose pas réveiller Esmée de peur qu'elle ne pousse un cri et donne l'alerte. Les insectes se sont tus, même les grenouilles sont figées sur les rives.

Mari voit une ombre passer devant la porte, une silhouette massive, brune. Elle entend le souffle de la bête, une sorte de grognement bas, tranquille. Les pas mous avancent sur la terre, près des racines. Mari n'a jamais rien vu ni entendu de semblable, dans son enfance. Mais c'est dans la langue de Yama que vient le nom de la bête : suluwo, l'hyène.

Mari reconnaît la bête, son museau large, sa crinière, son dos bossu, ses petites oreilles rondes. Elle se souvient de l'avoir vue dans des films, à la télé, à l'école, peut-être chez M. Stefan, ces documentaires animaliers qu'il aime tant et que les filles regardaient du coin de l'œil en bâillant.

Suluwo marche à petits pas autour de l'arbre, son groin fourrage entre les racines, elle grogne et ronronne, prend l'air en relevant la tête, dresse ses oreilles pour capter les sons. Elle tourne, revient sur ses pas, elle s'arrête devant la porte, elle a senti la présence des filles, mais ça ne l'inquiète pas autrement. Mari la regarde, non pas effrayée, mais tous ses sens en éveil. Il lui semble qu'il n'y a plus de réel, plus de danger. Ô Yama, c'est elle ton envoyée, c'est Suluwo, l'hyène, la maîtresse

de la savane, la maîtresse de la rivière, tu l'as guidée jusqu'à nous pour qu'elle nous protège des assassins.

Alors les enfants ne viendront pas, avec l'esprit troublé par la poudre de fusil mélangée à la cocaïne, les enfants fous qui tuent leurs parents et mutilent leurs petites sœurs, ils ne trouveront plus nos traces puisque les ongles de l'hyène se sont enfoncés dans la terre et ont effacé nos marques. Ils ne sentiront plus notre odeur puisque Suluwo s'est accroupie devant l'arbre et a pissé sur la terre ! Ils sentiront l'odeur de l'hyène, ils verront les griffes de l'hyène enfoncées dans la terre et ils auront peur, ils repartiront de l'autre côté de la rivière, vers leurs autres démons.

Chaque nuit, l'hyène brune revient près de l'arbre Yama. Elle goûte à la terre, elle respire la cendre, elle frotte sa crinière à l'écorce pour l'imprégner de son odeur, elle efface avec ses pattes les pas humains. Une fois, une seule fois, les meurtriers sont arrivés près de l'arbre, avant la nuit. Mari et Esmée se sont tapies au fond de leur grotte en retenant leur souffle. Les soldats se sont penchés, ils ont lu sur la terre les empreintes de l'hyène, ils ont respiré son odeur âcre et puissante, alors ils ont poussé des cris sauvages et ils sont repartis vers les villages. Bientôt, pense Mari, ils passeront le pont, ils disparaîtront, comme un vent mauvais, et la vie pourra reprendre sur cette terre brûlée, dans ces villes en ruine.

L'envoyée de Yama est revenue chaque nuit à la même heure. Elle marche et danse autour de l'arbre, les filles reconnaissent sa silhouette massive, sombre et puissante

comme celle d'un ours, sa tête large et ses petites oreilles, et elles se sentent protégées par une ancêtre indulgente et capricieuse. Mari laisse chaque soir dans une feuille de bananier de quoi manger, du plantain, du gari, un poisson séché. Elle prépare de l'eau aussi dans une écuelle d'écorce, l'eau douce de la pluie que l'hyène aspire à petits coups de langue. La bête mange un peu, laisse le gari, puis elle pousse de petits grognements pour dire merci, pour dire qu'elle est satisfaite. Mari et Esmée attendent chaque nuit sa venue, sans dormir, couchées par terre, le visage près de la porte. Elles entendent le bruit assourdi de ses pas dans l'herbe, elles écoutent le souffle de la bête qui se rapproche. Mari lui parle à voix basse pour ne pas l'effrayer. Elle lui raconte l'histoire de Yama, de sa vie autrefois dans l'arbre quand sa grand-mère la cachait et lui donnait son lait, la protégéait des assassins et des hawais. L'hyène écoute. Mari ne voit pas ses yeux, mais sa face large se tourne vers l'arbre et ses oreilles se dressent pour écouter les paroles. Puis elle répond par ses petits grognements, elle souffle dans la terre, elle se roule sur le sol, elle s'ébroue, et à la lumière de la lune elle est entourée d'un halo de poussière. Elle est puissante, elle est la maîtresse de la forêt des rives du fleuve, elle est la grand-mère de cette terre qui connaît les mystères de la vie et qui gardera ce pays malgré les hommes. Solitaire et sans âge, originaire des sources du fleuve, des montagnes qui bordent le désert, du pays du sable et des baobabs, elle est venue de l'autre côté de la vie, couleur de nuit, taciturne, magique, pour protéger la descendance de Yama, pour accompagner

les enfants dans l'épreuve, elle ne les quittera que lorsque la guerre sera finie et que plus personne n'aura besoin d'elle, elle regagnera alors son ancre au nord, là où vivent ses congénères.

À la mi-août, Charles Taylor a déposé les armes et a renoncé au pouvoir. Ce sont les cris de joie des villageois qui ont prévenu Mari et Esmée. Alors les jeunes filles sont sorties de l'arbre au grand jour, et elles se sont mises en marche vers Kalango. Les habitants des fermes et des villages, stupéfaits, ont vu passer le long des rues deux formes humaines, vêtues de lambeaux, pieds nus, les cheveux mêlés de boue et d'herbes, l'une très pâle, les yeux transparents d'aveugle, l'autre couleur de terre, tachée de plaques grises, une expression de folie sur son visage.

Elles avançaient en silence, et la foule des gosses s'écartait devant elles, les vieilles femmes se cachaient le visage, croyant apercevoir des fantômes, les revenantes de celles que les miliciens avaient violées et massacrées à coups de sabre d'abattage, enterrées dans une clairière au milieu de la forêt.

Sur la route de la rivière Mano, un camion de l'Ecomog les a prises, et Mari et Esmée ont fait le voyage inverse à travers la campagne dévastée. Partout, le long de la route, les maisons étaient en ruine, les carcasses des camions, incendiées, parfois les corps gonflés par la

mort sur les bas-côtés, servis en pâture aux vautours. Les habitants debout dans les villages regardaient passer les camions militaires avec des yeux vides, les enfants ne criaient pas, ne sautaient pas comme autrefois, ils restaient muets et effrayés, affamés. Les nuages de mouches semblaient de la fumée.

Dans le quartier des ambassades, la vie avait repris. Il ne s'était rien passé, juste quelques émeutes, un débordement. À la villa Stefan, Dada avait commencé à faire le ménage. En fait, il avait fait un grand tas dans le jardin avec les scories et les meubles brisés et y avait mis le feu, créant une épaisse fumée noire qui salissait le ciel bleu. C'était tout ce qui pouvait faire penser à la guerre.

Il a accueilli les filles avec effusion : « Ah, Miss, *bisé*, *bisé*, Bon Dieu béni ! » Il a remis à Esmée une enveloppe qui provenait de l'ambassade de France, contenant un billet d'avion pour Beyrouth et un bon pour l'hôtel Concorde à Paris, et la carte de visite d'un attaché portant juste ces mots : de la part de M. Jibril Stefan. C'était clair que M. Stefan était parti pour toujours, il ne reviendrait jamais en Afrique, son coffre-fort était vide, le temps des diamants avait pris fin, la communauté internationale avait voté l'interdiction de ce commerce, comme si c'étaient ces petits cailloux brillants qui avaient été la cause du malheur du peuple, et non pas les politiciens avides et corrompus, leur armée de démons, de hawais, les assassins qui avaient drogué les enfants et les avaient lancés dans les campagnes armés de sabres et de fusils-mitrailleurs.

« Tu viendras me voir là-bas ? a demandé Esmée.

— Un jour, peut-être », a répondu Mari. Mais elle pense aux villages dévastés, aux enfants à qui elle va apprendre à lire et à écrire, à l'arbre Yama près de la rivière, qui l'attend.